BEAUTé ET BONTé

Par Anaïs de Bassanville



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Beauté et bonté Par Anaïs de Bassanville

Beauté et bonté

Édition de référence :
Paris, Librairie d'éducation A. Hatier.

Beauté et bonté

On était au mois de mai, et il faisait une de ces joyeuses journées de printemps pendant lesquelles Paris commence à se dépeupler, tant tout ce qui n'est pas condamné à la capitale à perpétuité a hâte d'aller jouir de cette belle et fraîche verdure qui, chez nous, vient si tard et dure si peu.

Une femme de quarante-cinq à quarante-huit ans, sur la figure de laquelle on voyait encore les restes d'une beauté remarquable, dont la toilette indiquait le goût le plus parfait, et dont les moindres gestes dénonçaient les habitudes aristocratiques, se tenait debout sur le perron d'une charmante maison de campagne située à l'extrémité du village de Bougival, tandis qu'une modeste voiture, attelée d'un alezan bai-brun, s'arrêtait devant la première marche de ce perron.

– Ah ! vous voilà enfin, mon cher docteur ! s'écria-t-elle en s'adressant à un homme d'une soixantaine d'années qui franchissait aussi rapidement qu'il lui était possible l'espace qui le

séparait d'elle ; vous voilà ! je vous attendais avec une si grande impatience ; je vous jure, que c'est au moins la dixième fois que je sors pour voir si vous n'arriviez pas.

– J'ai demandé ma voiture aussitôt que votre billet m'a été remis, madame la baronne, fit le médecin en baisant avec galanterie la main de son interlocutrice, et j'ai fort grondé Germain de ne pas m'avoir éveillé aussitôt qu'il est arrivé, car ce n'est que ce matin à huit heures que le drôle, en entrant dans ma chambre, me l'a remis ; et vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, puisque à peine en est-il dix maintenant. Mais notre belle Alice est donc véritablement bien malade, que vous avez ainsi envoyé au milieu de la nuit chez moi ? ajouta-t-il avec inquiétude.

– Véritablement !... j'espère bien que non ! Comme vous y allez vivement, messieurs de la Faculté... vous ne voulez jamais voir que morts et mourants, s'exclama la baronne. Seulement je suis entrée dans sa chambre avant de me coucher, son sommeil m'a semblé inquiet, fiévreux, ce qui a complètement chassé chez moi toute envie de

dormir et m'a fait vous demander, car j'ai pour système qu'il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre.

– Eh bien ! allons près d'elle, dit le docteur en mettant le pied sur la première marche de l'escalier.

– Attendons avant pour savoir si elle est éveillée, fit la baronne qui ouvrit la porte du salon pour y introduire le nouvel arrivant, et, s'approchant de la cheminée, elle sonna avec force ; une jeune femme de chambre entra aussitôt.

– Mademoiselle est-elle éveillée ? demanda la baronne.

– Je l'ignore, madame, elle ne m'a pas encore sonnée ; mais si madame veut, je vais entrer tout doucement dans sa chambre pour m'en assurer, dit respectueusement celle-ci.

– Allez et revenez au plus vite, lui répondit sa maîtresse.

Comme elle sortait, une porte donnant dans le parc fut ouverte, et une jeune fille, tenant une

grande corbeille de fleurs dans ses bras, entra dans le salon.

– Bonjour, ma tante ! fit-elle en s'approchant doucement de la baronne.

– Bonjour, bonjour, Georgette ! répondit celle-ci avec distraction.

Alors la jeune fille aperçut le docteur.

– Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle la voix émue, ma sœur serait-elle donc malade, que voici M. Moranvel ?

Mais en ce moment la femme de chambre étant rentrée pour dire que mademoiselle était visible, la demande anxieuse de la pauvre enfant resta sans réponse, et la baronne, suivie du docteur, quitta aussitôt le salon. Georgette soupira tristement, puis, secouant doucement la tête comme pour en chasser une pensée importune, elle s'occupa à garnir les jardinières et les vases du salon de toutes les fleurs charmantes qu'elle venait d'apporter. Cela fait, comme il lui en restait encore, elle descendit à l'office, et prévoyant que le docteur allait sans doute

déjeuner avec sa tante, elle voulut préparer les corbeilles de fruits qu'elle entremêla avec des fleurs, et s'inquiéta si tout serait bien au goût de leur hôte.

Mais avant d'aller plus loin, faisons connaissance avec les personnages que nous venons de mettre en scène et que nous retrouverons tout à l'heure dans la chambre de la belle Alice, chambre vers laquelle ils s'acheminaient en cet instant.

La baronne de Rieusse avait été fort belle, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et, gâtée par les flatteries du monde, elle s'était imaginé que, de tous les dons du ciel, le plus précieux est la beauté. Restée veuve jeune et riche, elle eût, sans doute, songé à se remarier, si, à cette époque, une jeune sœur, veuve comme elle, sœur qu'elle aimait tendrement, ne fût venue à mourir en lui confiant ses deux enfants. Malgré la légèreté de son caractère et son culte pour la beauté, madame de Rieusse était véritablement bonne ; aussi, quand sur ce lit de mort elle jura de servir de mère aux pauvres petites orphelines, se promit-

elle d'en remplir le devoir en conscience. Malheureusement, entre ces deux enfants il y avait une différence complète. Georgette, le cadette d'un an, était maigre, brune, maladive, laide, enfin, puisqu'il faut dire la chose, tandis qu'Alice ressemblait à un de ces beaux anges dus au suave pinceau de Raphaël ; aussi, sans que M^me^ de Rieusse s'en aperçut – car ce fut peu à peu – Alice emporta vers elle tout l'amour de sa tante, tandis que la pauvre Georgette n'en obtint que de l'indifférence ; pourtant l'éducation qu'elle leur donna était égale pour toutes deux ; mais les maîtres, qui voyaient la tendresse bien marquée de la baronne, donnaient tous leurs soins à Alice sans s'inquiéter de Georgette. Alice avait les robes les plus fraîches, les toilettes les plus charmantes, et de cela M^me^ de Rieusse s'en occupait elle-même, tandis qu'elle laissait sa femme de chambre habiller Georgette à sa guise.

– Ce sera toujours assez bon pour ma petite *laideronnette*, dit-elle d'abord en souriant, puis répéta-t-elle avec conviction.

Et pourtant Georgette était bien loin de mériter

ce surnom malveillant, car à l'époque où nous commençons cette histoire, bien qu'elle ne possédât pas la merveilleuse beauté de sa sœur, elle avait la figure la plus distinguée, la plus suave et la plus charmante qu'il se pût voir ; mais la baronne, restée toujours sous sa première impression, ne s'était pas aperçue du changement complet qui s'était fait dans le petit laideron qu'elle avait adopté jadis.

L'éducation des deux sœurs s'était profondément ressentie de la différence que l'on faisait entre elles.

Alice, gâtée par les amis de sa tante, courtisée par les domestiques, était devenue impérieuse, volontaire et coquette ; tandis que la pauvre Georgette, délaissée, oubliée, était bonne, charitable et modeste. Alice régnait au salon, Georgette était adorée dans les chaumières et par les domestiques de la maison, dont elle palliait ou dissimulait les fautes, qu'elle soignait dans leurs maladies, qu'elle consolait dans leurs chagrins. Aussi, si sa sœur et sa tante l'appelaient leur laideronnette, tous l'appelaient leur bon ange, et

ce dernier surnom était bien autrement mérité que le premier, d'autant qu'elle s'était mise complaisamment à la tête de la maison et que tout ne marchait que d'après ses ordres et sous sa surveillance, M^me^ de Rieusse s'étant trouvée très heureuse de se débarrasser sur elle de ce fardeau qui lui semblait trop lourd.

Les deux sœurs s'aimaient tendrement ; mais tous les deux apportaient dans cet amour fraternel les nuances bien distinctes de leur caractère. Alice, habituée à gouverner despotiquement, même sa tante, exerçait surtout son empire sur la douce et bonne Georgette ; elle la voulait pour la coiffer, elle la voulait pour l'habiller, pour la parer si elle allait au bal, pour la soigner si elle était malade ; rien ne lui semblait bien fait si ce n'était fait ou ordonné par elle ; mais cela nécessitait une occupation constante pour la pauvre Georgette et lui attirait souvent les plus dures rebuffades, rebuffades qu'elle supportait avec une douceur angélique et un sourire maternel : pour elle, Alice était un cher enfant volontaire et gâté, mais un enfant adoré aussi, et tout lui semblait facile à supporter de sa part.

Il est vrai que les maussaderies d'Alice étaient entremêlées de caresses et de chatteries si affectueuses que le mal, disait l'indulgente fille, était compensé et au-delà par le bien.

Mais revenons à notre histoire.

Arrivée à la porte de la chambre de la malade, M^me^ de Rieusse l'ouvrit doucement et fit entrer le docteur Moranvel après elle, puis s'approchant à pas de loup du lit d'Alice, qui, retournée du côté du mur, paraissait ne rien entendre de ce qui se passait autour d'elle :

– Dors-tu, mon bel ange ? dit-elle d'une voix si basse qu'elle ressemblait à un murmure.

– Non, ma tante, fit la jeune fille en étendant les bras, et se retournant vers M^me^ de Rieusse comme pour l'embrasser ; mais en apercevant le docteur elle poussa une exclamation de surprise.

– Ah ! vous voilà, Monsieur ! s'exclama-t-elle ; qui donc est malade ici ?

Le bon M. Moranvel se prit à sourire.

– Personne, il paraît, ma chère enfant, car c'est pour vous que votre excellente tante m'a fait

appeler, et quand un malade ignore son mal, c'est que la maladie n'est pas dangereuse, il me semble.

Comme la craintive baronne allait répondre, la porte de la chambre fut encore ouverte avec précaution, et Georgette, qui avait terminé ses petits arrangements intérieurs, entra marchant légèrement sur la pointe de ses pieds mignons.

– Mon Dieu ! est-ce que tu es malade, ma sœur ? demanda-t-elle en parcourant le groupe de son regard inquiet.

– Mais non, je n'ai rien, dit Alice en fronçant les sourcils et pinçant les lèvres d'un air d'assez maussade humeur ; c'est ma tante qui a eu la belle imagination de déranger tout le monde et d'interrompre mon sommeil pour s'amuser à faire du sentiment.

– C'est, au contraire, ton sommeil agité qui m'a donné de l'inquiétude, fit doucement M^me^ de Rieusse, et j'ai craint que tu ne fusses indisposée ce matin.

– Vous avez craint... vous avez craint...

interrompit brusquement Alice, vous avez craint de n'avoir pas assez de temps dans la journée pour me tourmenter, et vous êtes même venue me déranger dans mon sommeil. Je suis, en vérité, bien malheureuse de n'avoir pas un moment de liberté sans subir votre inquisition incessante. Est-ce que vous persécutez ainsi Georgette, je vous le demande ?

– Mais...

– Eh bien ! cela m'ennuie, me fatigue... et je veux être libre de dormir ou de veiller suivant mon bon plaisir, reprit vivement la capricieuse fille. D'ailleurs, si mon sommeil était agité, la faute en est non à ma santé, mais à Georgette, qui n'a pas achevé hier au soir mon fichu, ce qui m'a très fort contrariée.

– Comment ! vous avez fait cela, Georgette ! s'écria avec vivacité la baronne, heureuse de verser sur une autre la mauvaise humeur dont l'abreuvait sa nièce bien-aimée, mauvaise humeur que, d'ailleurs, elle gagnait elle-même ; c'est fort mal, entendez-vous ? et quand on manque de beauté, il faut au moins avoir du

cœur. Ne pouviez-vous veiller plus tard et achever le fichu que désirait votre sœur ?

– Et c'est ce que j'ai fait, ma tante, dit Georgette en interrompant à son tour, mais avec douceur, la baronne, et j'en réservais la surprise à Alice pour son réveil. Mais, en la croyant malade, chiffons et dentelles se sont envolés loin de ma mémoire.

– Oh ! merci... merci, mon cher ange aimé ! s'exclama Alice en frappant ses petites mains l'une contre l'autre avec joie. Vite, vite, ma tante, emmenez le bon docteur au salon, pour que je puisse me lever aussitôt, afin d'aller voir le joli fichu que m'a fait Georgette.

Et pendant que M^me^ de Rieusse obéissait à cet ordre souverain, Georgette habillait sa sœur avec tout l'orgueil et toute la tendresse d'une mère.

Comme chaque jour voyait se renouveler, sous diverses formes peut-être, mais ne variant en rien par le fond, la petite scène d'intérieur que nous venons de vous décrire, mes aimables lectrices, il serait trop long et trop fatigant de suivre pas à pas nos deux héroïnes ; aussi allons-nous les faire

arriver subitement à l'événement important qui forme la base de cette histoire.

Deux mois après ce que nous venons de vous raconter, nous retrouvons encore M^me^ de Rieusse sur le joli perron de son élégante villa, villa située, comme nous vous l'avons déjà dit, à l'extrémité du village de Bougival, du côté de la forêt de Saint-Germain et dans une position des plus pittoresques. Mais cette fois la baronne n'était pas seule : ses deux nièces l'accompagnaient, et ni les unes ni les autres ne saluaient d'un seul regard d'admiration la campagne riche et variée qui s'étend des rives de la Seine au berceau du grand roi ; pourtant le soleil de juillet étincelait dans la vallée et faisait briller comme des miroirs les toits d'ardoises des jolies maisons blanches que les environs de Saint-Germain éparpillent çà et là sur un tapis de verdure.

Ces dames étaient donc très préoccupées, puisque cet aspect délicieux n'avait aucune influence sur elles ? En effet, elles attendaient une visite importante ; car cette visite était celle

d'un prétendu.

– Êtes-vous bien sûre que M^me^ de Launay vous conduira aujourd'hui le mari qu'elle me destine ? demanda Alice avec nonchalance. C'est une chose en vérité bien ennuyeuse que l'attente, et je prendrais volontiers ce monsieur en horreur pour tout l'embarras qu'il nous cause. Eh bien ! sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? fit-elle en apercevant Georgette qui, montée sur la dernière marche et se faisant une lorgnette de sa petite main, regardait la route avec une grande attention.

– Je ne vois que la poussière qui poudroie et le soleil qui verdoie ; mais de prétendu, pas plus que sur ma main, répondit celle-ci en riant et continuant la plaisanterie.

– Alors, rentrons au plus vite, dit Alice ; car ce que nous attraperons le plus sûrement, ce sera un coup de soleil, et je m'en soucie encore moins que d'un mari. Et tout en parlant, suivie de sa tante et de sa sœur, elle rentra au salon.

Pendant que ces dames travaillent autour de la table, nous allons, si vous le voulez bien, faire

connaissance avec le jeune homme attendu.

Le baron Maurice de Nully venait d'entrer dans sa vingt-septième année ; c'était un de ces hommes que de toute façon le sort a traités en enfants gâtés, en leur donnant à la fois un grand nom et une grande fortune, plus la distinction que ne donnent souvent ni la fortune ni le nom. Maître de sa fortune depuis sept ans, libre de ses actions depuis sa majorité, il avait joui à son loisir de cette vie dévorante de Paris, sans que jamais la plus scrupuleuse rigidité ait eu un reproche à faire à sa conduite : et bon, simple et bienveillant, il semblait le seul qui ignorât sa supériorité.

Lié avec M^me^ de Launay, une honorable amie de la baronne de Rieusse, il avait si souvent entendu parler de la beauté vraiment merveilleuse d'Alice, beauté jointe à une grande fortune et à une position sociale équivalente à la sienne, que, songeant à se marier, le jeune baron de Nully avait demandé à M^me^ de Launay de le présenter à ces dames, et jour avait été pris pour la matinée même où nous avons retrouvé nos héroïnes

faisant le guet sur le perron de la villa. Aussi, fort peu d'instants après leur rentrée au salon, le fouet d'un postillon et le galop sur le pavé du village de quatre forts chevaux attelés à une chaise de poste firent tressaillir nos travailleuses, les unes de curiosité, les autres d'orgueil, et, peu d'instants après, la porte du salon, brusquement ouverte, donna entrée à M^me^ de Launay suivie de son protégé.

On se présenta de part et d'autre, on fit valoir les charmes, les grâces, les attraits de la belle Alice, et, de part et d'autre aussi, la modeste Georgette fut complètement oubliée. Le monde suit si facilement l'exemple qu'on lui donne ! Et comme la baronne ne semblait jamais s'occuper que de l'aînée de ses nièces, ne conduisait la seconde que fort rarement avec elle dans les soirées et même en intimité chez ses amies, la pauvre enfant n'existait pour personne, et jamais on n'avait songé à y penser d'aucune manière. Aussi, pendant toute la visite des intéressants voyageurs, elle resta humblement assise loin d'eux, placée devant un métier de tapisserie mis dans l'embrasure de la fenêtre, observant avec un

tendre intérêt et sans jalousie aucune une entrevue qu'elle pensait si importante pour l'avenir de sa sœur bien-aimée, et si elle quitta sa place, ce fut pour se glisser avec la légèreté d'une sylphide loin du salon, afin de présider à une collation, aussi délicieuse qu'élégante, qui devait être servie à leurs hôtes.

Le jeune baron de Nully ne fit, lui non plus, aucune attention à Georgette. Émerveillé de la beauté d'Alice, il n'avait pas assez de ses regards pour s'en repaître, et tous les autres objets lui restèrent non seulement indifférents, mais même étrangers. Aussi ce fut avec enthousiasme que, quand il se retrouva seul avec M^me^ de Launay dans la voiture qui les avait amenés, il la supplia en grâce de demander au plus vite pour lui la main de la jeune fille charmante qu'il venait de connaître.

Peu de jours après, il fut reçu chez la baronne comme le prétendu déclaré d'Alice.

– Quelle est la jeune personne qui habite avec madame votre tante et qui semble aussi de la maison ? demanda un jour le baron à sa belle

fiancée ; et il désigna Georgette.

– C'est ma sœur, répondit Alice en rougissant malgré elle ; mais pourquoi me demandez-vous cela, Monsieur ?

– C'est que j'ignorais que vous eussiez une sœur, Mademoiselle, et que je me sentais attiré par la douce et charmante jeune fille que je voyais auprès de vous, répondit-il : c'était un pressentiment, vous le voyez, puisqu'elle doit devenir également ma sœur.

Quoique les paroles de son fiancé eussent été prononcées avec une bienveillante affection, elles blessèrent profondément Alice ; c'était la première fois que sa sœur était remarquée auprès d'elle ; aussi répliqua-t-elle avec impatience et aigreur :

– Il faut avouer, Monsieur, que vous êtes plus qu'indulgent si vous trouvez Georgette charmante ; car elle fait un effet si contraire à ceux qui la voient, que c'est Laideronnette que chacun l'appelle ici... quoique ce soit pourtant une excellente fille, ajouta la coquette enfant en sentant sa conscience se révolter contre ses

paroles méchantes, et que nous aimons tous du plus profond de notre cœur !

Mais le coup était porté : M. de Nully venait de comprendre qu'il s'était engagé beaucoup trop loin avant de mieux connaître celle qu'il destinait à être la compagne de sa vie. Aussi, prétextant de graves affaires qui le rappelaient promptement à Paris, il refusa de rester avec ces dames, et partit presque aussitôt.

Le lendemain, il ne vint pas ; mais le jour suivant, ayant réfléchi qu'il agissait mal en se retirant ainsi, sur une raison aussi futile ; qu'Alice, d'ailleurs, pouvait avoir laissé échapper un mouvement involontaire et tout à fait en dehors de son caractère, mouvement, du reste, qu'elle avait réparé aussitôt, il monta à cheval de très bonne heure et se mit en route pour la villa de la baronne.

Quand il arriva, personne n'était encore éveillé au logis. Quand nous disons personne, nous voulons parler de M^me^ de Rieusse et d'Alice ; car notre amie Georgette, levée dès l'aube, avait déjà rempli tous les soins utiles d'une bonne

ménagère, et M. de Nully, qui venait de monter les marches du perron, s'arrêta silencieusement pour contempler le charmant tableau qui s'offrait à ses regards.

Georgette, suivant son ordinaire, ornait de fleurs tout le salon, et, se croyant seule, elle chantait comme une jeune fauvette, papillonnant d'une corbeille à un vase, d'une jardinière à une potiche, afin de bien assortir les nuances de ses bouquets. La joie s'échappait de ses regards, le sourire de ses lèvres, et, en vérité, elle était délicieusement jolie ainsi, quoique sa toilette fût des plus modestes. Ses cheveux bruns, relevés tout simplement, une simple robe montante, un fichu et un petit tablier en faisaient tous les frais ; mais il régnait dans tout cela un air de propreté, de tenue, de modestie qui impressionnait l'âme autant de respect que d'admiration. Aussi le baron, ne voulant pas intimider Georgette par sa présence, se retira sans bruit, et, tout pensif, sortit pour se promener dans le village.

– Monsieur le baron perd déjà patience ? lui dit d'un air narquois, en le voyant sortir, le père

Claude, jardinier-concierge de la villa. Ah ! dame, c'est qu'il faut attendre quand on veut voir nos dames le matin. Y n'fait jour pour elles qu'à midi, deux heures queuqu'fois. N'ia qu' le bon p'tit ange qu'est toujours levé comme les oiseaux ; mais c'est pas à lui qu'monsieur le baron a affaire, à c'qui paraît, suivant ce qu'disent les autres.

M. de Nully se prit à sourire.

– Et qui appelez-vous le petit ange, mon ami ? demanda-t-il, quoiqu'il pressentît fort bien la réponse.

– C'est mam'selle Georgette, da, que tout l'monde appelle comme ça ici, fit le père Claude en haussant les épaules. Quand j'disons tout l'monde, c'est des pauv' gens, des gens du commun que j'voulons dire, car j'savons ben qu'madame la baronne et sa chipie de nièce l'appellent Laideronnette ; mais nous, nous n'l'appelons que le bon ange, parce qu'elle est un ange pour nous. Quand on est malade, qu'est-c'qui vous amène l'médecin ? qu'est-c'qui vous fait avaler des drogues ? Mam'selle Georgette !

Qu'est-c'qui vous apporte du pain quand vous avez faim ? Mam'selle Georgette. Qu'est-c'qui vous essuie vos larmes quand vous pleurez, et ça avec des mains aussi blanches que celles des chérubins et en vous disant de ces douces paroles du bon Dieu ? Mam'selle Georgette, et toujours et partout mam'selle Georgette. Et tout cela tandis que sa sœur fait la princesse et nous fait tous enrager. Ah ! qu' vous faites ben de l'emmener, monsieur le baron, et d'nous laisser not' providence ; car maudit soit celui qui l'enlèvera au pays ! Mais, pardon, excuse, j'vous quitte ; v'là mes fraises qui demandent à être cueillies avant la chaleur, et mam'selle Alice m'f'ra un beau sabbat si al' n'sont pas ben fraîches lorsqu'a l'voudra déjeuner.

Et le bonhomme s'éloigna au plus vite en laissant M. de Nully triste et pensif se recueillir sur tout ce qu'il venait d'entendre. Le résultat de ses réflexions fut de remonter à cheval et de retourner au plus vite à Paris.

– Que je suis malheureux, se disait-il, d'avoir été présenté chez l'honorable baronne de Rieusse

comme prétendu de la plus jeune de ses nièces ! car j'aurai pu alors connaître les deux sœurs et choisir ainsi celle qui doit faire le bonheur d'un honnête homme, celle dont les qualités solides, les angéliques vertus attireront toujours les bénédictions du ciel sur sa maison. Qu'est-ce que la beauté ? Un don futile qu'un caprice du sort peut faire évanouir comme un souffle léger. Et sacrifier son avenir à cela ! Folie ! triple folie !... D'ailleurs, elle aussi, elle est charmante, cette modeste et douce Georgette, l'ange gardien des malheureux ! Mais, ajouta-t-il avec un soupir, le vieux jardinier a peut-être exagéré les choses, et celle que l'on me destine a sans doute autant de qualités que sa sœur... Allons ! je prendrai d'autres informations, et, suivant ce que j'apprendrai, j'agirai en conséquence. Fort de cette résolution, le jeune baron rentra chez lui plus tranquille.

Mais, hélas toutes les informations qu'il fit prendre vinrent confirmer les paroles de maître Claude ; alors M. de Nully se décida à écrire la lettre suivante à la baronne de Rieusse :

« Madame la baronne,

« Si je ne connaissais votre bonté, aussi éclairée qu'indulgente, je reculerais devant la démarche que le devoir me fait faire aujourd'hui auprès de vous ; mais, sûr de votre pardon, je prends courage et vous avoue avec honte et regret que je ne me sens pas digne d'obtenir la main que j'avais sollicitée. Élevé par une mère modeste et vertueuse pour qui les plaisirs du monde étaient inconnus, sa santé et ses goûts la retenant presque toujours chez elle, j'ai puisé et dans son exemple et dans ses conseils l'amour de la retraite, la religion du foyer. Mademoiselle Alice est trop jeune, trop belle, trop brillante, pour que ce ne soit pas un crime d'en priver le monde, dont elle est le plus admirable ornement. D'ailleurs, cette austérité lui plairait-elle ?... pourrait-elle être heureuse loin du théâtre de ses succès ?... Voilà les questions que je me suis posées avec franchise et auxquelles ma conscience a répondu négativement. Consultez-vous, consultez-la, et vous verrez que j'ai raison.

« Si pourtant, madame, vous et elle me trouviez digne d'un regret, et si, au moins par ma franchise, vous me regrettiez, l'une pour neveu, l'autre pour ami, je serais trop heureux de conserver ces deux titres en recevant la main de mademoiselle Georgette, dont les qualités modestes, les vertus d'intérieur sont plus en rapport avec mes goûts simples et, je l'avoue, un peu sauvages. Tant de partis brillants viendront me donner tort en se disputant mademoiselle Alice, que c'est à peine si j'ose espérer que vous me pardonnerez, à moins que ce ne soit par oubli seulement, et, madame, je le répète, c'est votre bonté qui m'encourage et me permet de me dire toujours

« Votre très humble et très respectueux serviteur,

« Baron Maurice DE NULLY. »

Une fois cette lettre écrite, Maurice l'envoya à Bougival par un domestique de confiance, et en attendit impatiemment la réponse, réponse que son ambassadeur n'était pas chargé, bien entendu,

de demander, mais qu'il pensait, malgré cela, devoir lui être expédiée promptement.

Vous ne devez que trop comprendre, gentilles lectrices, et cela sans que nous ayons besoin de vous l'expliquer, la colère qui remplit le cœur de la baronne de Rieusse à la lecture de la lettre du jeune homme.

– Dédaigner, rejeter mon Alice, la belle entre toutes les belles, se disait-elle avec indignation ; et pourquoi ?... pour prendre un petit laideron sans talents brillants, sans charmes séduisants ! Oh ! le sot ! oh ! l'homme sans distinction et sans goût !... Certainement non, je ne veux pas de lui pour mon neveu. je ne lui donnerai pas même Georgette !

Et, tout agitée de fureur, elle monta rejoindre Alice dans sa chambre.

– Eh ! mon Dieu ! ma tante, qu'avez-vous ? s'écria celle-ci avec inquiétude en la voyant entrer : vos joues sont enflammées, vos yeux lancent des éclairs, vous êtes émue et tremblante, et tous vos traits sont bouleversés. A-t-on pillé la maison ? ou le feu va-t-il nous dévorer ? Par

grâce, répondez vite, ou je meurs de terreur à vos pieds !

Sans avoir la force de répondre à sa nièce, la baronne se laissa tomber sur une chaise et lui tendit en silence la lettre qu'elle tenait entre ses mains.

Alice la lut avec attention, et le rouge qui colora ses joues et un sourire aigre qui plissa ses lèvres montrèrent qu'elle aussi était fort mécontente du baron ; mais quand elle eut terminé la missive, un regard qu'elle échangea avec sa glace rendit promptement la sérénité à son visage, et ce fut avec la plus complète tranquillité qu'elle demanda à la baronne ce qu'elle comptait faire.

– Comment ! ce que je compte faire ? s'écria celle-ci avec vivacité. Eh bien ! je compte écrire à M. de Nully qu'il est un impertinent, que je le chasse de chez moi, et que...

– Et que vous lui accordez avec plaisir la main de mademoiselle Georgette de Beaulieu, fit avec gravité Alice en mettant résolument sa main sur le bras de sa tante, comme pour mieux lui intimer

cet ordre.

– Allons donc ! tu veux plaisanter, Alice, dit la baronne en regardant attentivement sa nièce.

– Non, ma tante, je ne plaisante pas, reprit la jeune coquette en jetant de nouveau un regard satisfait sur son miroir, et je suis, au contraire, enchantée que nous trouvions aussi promptement un mari pour ma pauvre sœur, à laquelle, en vérité, je me reprochais toujours de faire du tort. M. de Nully est peut-être le seul homme au monde qui préfère la laideur à la beauté, et le ciel a été assez bon pour l'envoyer à Georgette. Qu'il en soit mille fois béni ! Acceptez donc, ma bonne tante, et acceptez au plus vite, dans la crainte que notre original ne change d'avis encore une fois.

À peine cet ordre tout-puissant fut-il tombé des lèvres dédaigneuses d'Alice qu'aussitôt M^me^ de Rieusse écrivit à Maurice pour lui dire qu'elle lui accordait la faveur qu'il demandait ; et seulement alors on prévint Georgette du changement qui allait se faire dans sa position. Celle-ci fut très étonnée de cet événement imprévu ; mais, toujours soumise, elle obéit sans

murmurer aux ordres qui lui étaient donnés par celle qui remplaçait sa mère.

Encore une fois, donc, Maurice de Nully fut reçu comme prétendu dans la maison de la baronne.

Les préparatifs du mariage se firent promptement et le jour allait en être fixé, quand Alice tomba malade. Alors l'inquiétude de sa tante et de sa sœur devint si vive que tout s'effaça devant elle et que naturellement les projets d'union furent encore ajournés. Et aussi leur douleur n'eut plus de bornes quand le docteur Moranvel déclara que la maladie était non seulement grave, mais encore contagieuse, et qu'il nomma la petite vérole ! À ce nom affreux, la baronne recula de terreur, courut s'enfermer chez elle, et la bonne Georgette resta seule à lutter contre le fléau.

Alice avait pourtant été vaccinée dans son enfance ; mais il y a des exemples de personnes atteintes, malgré cela, de cette horrible maladie. Et ce fut, sans doute, pour la punir de l'amour

qu'elle avait pour sa beauté que Dieu lui infligea ce supplice !

Pendant plus de six semaines, la pauvre malade fut entre la vie et mort, et pendant ce long espace de temps, jour et nuit, l'infatigable Georgette resta au chevet de sa sœur. C'était une mère tendre soignant son enfant bien-aimé. Aussi, quel moment heureux ce fut pour elle que celui où le docteur lui déclara que tout danger était passé. Mais alors une autre douleur lui était réservée encore, ce fut celle qu'éprouva sa sœur quand elle vit que sa beauté merveilleuse avait été emportée par sa méchante maladie. Ses pleurs, ses cris, son désespoir lui désolaient l'âme et lui déchiraient le cœur. Alice formait les projets les plus extravagants et les plus extrêmes. Elle voulait quitter le monde, s'enfouir dans une retraite ou entrer dans un couvent ; et la douce Georgette la consolait et raffermissait son âme. – D'ailleurs, lui disait-elle, le mal n'était peut-être pas aussi grand que toutes deux le craignaient, et la santé rapporterait sans doute la beauté avec elle. – Et, pour distraire Alice, elle lui faisait de longues et intéressantes lectures. D'abord celle-

ci, peu habituée à réfléchir, parut y prendre plus de fatigue et d'ennui que de plaisir ; mais peu à peu elle s'y intéressa vivement, et quand elle entra en pleine convalescence, elle fit promettre à Georgette de les continuer avec elle.

Pendant toute la maladie d'Alice, la baronne de Rieusse avait veillé avec sollicitude à ce que rien ne manquât à sa nièce bien-aimée ; mais jamais elle ne s'était senti le courage d'entrer un moment auprès d'elle. Jour et nuit elle priait Dieu avec ferveur et avec larmes ; elle ordonnait des neuvaines, elle distribuait des aumônes ; enfin, tout lui semblait facile pour sauver celle qu'elle regardait comme sa fille, tout, si ce n'est de combattre elle-même le fléau par ses soins. M^me^ de Rieusse n'avait jamais été mère ! Aussi ce fut un jour bien heureux pour elle que celui où elle put, sans aucun danger, presser sur son cœur son enfant aimée.

Tout avait été préparé au salon pour cette entrevue ; car, bien entendu, la baronne ne devait pas entrer dans l'appartement de la malade, appartement dont, sans doute, l'air était vicié

encore. Et quand la porte s'ouvrit, quand notre jeune convalescente entra appuyée sur le bras de sa sœur, M^me^ de Rieusse s'élança vers elle avec tendresse ; mais, en voyant Alice, un cri déchirant s'échappa de ses lèvres.

– Vous me trouvez bien affreusement changée, ma tante, dit la pauvre fille d'une voix émue.

Et, se laissant tomber dans les bras de Georgette, elle éclata en déchirants sanglots.

M^me^ de Rieusse, au désespoir de la douleur d'Alice, voulut la consoler et réparer le mal qu'elle avait fait ; mais il était irréparable, et la vérité éclairait alors les yeux de l'infortunée de son flambeau cruel.

– Ma tante, dit-elle quand elle fut plus calme, ma beauté est partie, mais mon affection pour vous et ma reconnaissance sont restées gravées profondément dans mon cœur. Aussi je veux apprendre de Georgette comment on se fait aimer à son tour, comment on rend la vie heureuse à ceux auprès de qui l'on reste ; car nous sommes destinées, vous et moi, à vivre bien longtemps ensemble, sans doute : ma beauté, qui était mon

seul mérite, étant détruite, que me reste-t-il aujourd'hui ? De la fortune, c'est vrai ; mais l'homme assez peu estimable pour prendre une femme pour son argent mérite peu de considération et ne sera jamais mon époux. Pardonnez-moi donc mon malheur et aimez-moi toujours, je vous en conjure !

En entendant ces douces et affectueuses paroles, la baronne tressaillit ; elle sentit se réveiller dans son cœur toute la tendresse qu'elle avait eue jusque-là pour Alice, et, la serrant dans ses bras, elle la couvrit de baisers et de larmes, lui donnant les noms les plus chers et lui faisant les promesses les plus sincères d'affection et de bonheur.

Les paroles que venait de prononcer Alice avaient, de son côté, impressionné très fortement la bonne Georgette ; aussi, quand elle se trouva seule dans sa chambre, et après y avoir très sérieusement réfléchi, elle se décida à écrire la lettre suivante à M. Maurice de Nully, son fiancé :

« Monsieur,

« Je commets une inconséquence, sans doute, en vous écrivant sans l'autorisation de ma tante ; mais mon motif excusera ma démarche, je l'espère ; je viens vous prier, Monsieur, de faire naître des raisons pour reculer l'époque de notre mariage. Ma sœur est l'aînée, il est donc juste qu'elle se marie avant moi. Quand elle était brillante et belle à séduire tous les regards, personne, pas même elle, n'eût fait attention à cette différence ; aujourd'hui elle serait remarquée, et la pauvre Alice pourrait en ressentir un regret, sentiment toujours pénible, non seulement pour celle qui l'éprouve, mais aussi pour celle qui le fait éprouver, et j'aurais un vif chagrin si je savais en faire naître un dans l'âme de ma sœur.

« Vous êtes bon, Monsieur, vous saurez me comprendre et me pardonner. C'est dans cette confiance que je vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements.

« Georgette DE BEAULIEU. »

Quand ce billet fut terminé, l'embarras de notre héroïne fut grand pour le faire mettre à la poste sans que personne s'en aperçût. Heureusement, elle vit, au bout de l'allée qui conduisait à la villa, notre ancienne connaissance, le père Claude, qui nettoyait ses plates-bandes. Légère comme un oiseau, elle courut à sa rencontre.

– Voulez-vous me rendre un service, maître Claude ? dit-elle en souriant et rougissant à la fois.

– Eh ! oui-da, Mams'elle, fit le vieux jardinier en levant la tête avec joie ; parlez, et j'irons au bout du monde pour vous complaire.

– Je ne vous demande pas d'aller si loin, s'exclama Georgette avec un franc éclat de rire ; mais seulement à la poste voisine, et cela tout de suite, sans prendre le temps ni de rentrer à la maison, ni de parler à personne.

La pauvre enfant n'eut pas le courage de recommander autrement le mystère.

Le père Claude, pourtant, la comprit.

– Soyez tranquille, not' bon ange, fit-il d'un air fin, parsonne ne saura qu' vous m'avez donné une lettre à porter dans la boîte.

Et notre bonne Georgette se sauva toute honteuse, et pourtant aussi le cœur rempli de joie du sacrifice qu'elle faisait à sa sœur bien-aimée.

La nuit entière se passa pour elle dans un repos complet, et comme elle s'éveillait souriante et heureuse elle vit, assise auprès de son lit, Alice qui semblait attendre son retour à la vie.

– Toi ici, ma sœur ? s'exclama-t-elle toute surprise et croyant encore être le jouet d'un songe. Qu'est-il donc arrivé, grand Dieu ?

– Rien qui doive ni t'étonner ni te surprendre, ma bien chère et bien-aimée Georgette, répondit Alice en serrant tendrement sa sœur dans ses bras et la couvrant des plus doux baisers. Mais je viens te rapporter une lettre que tu as égarée dans le jardin et te demander mon pardon pour l'indiscrétion que j'ai commise.

Et elle tendit à Georgette la lettre que celle-ci avait confiée à la discrétion du père Claude, lettre

tout ouverte et montrant ainsi qu'elle avait été lue.

En la voyant, notre héroïne sentit ses joues se couvrir de rougeur et ses yeux se remplir de larmes.

– Et tu blâmes ma démarche, Alice ? demanda-t-elle en regardant sa sœur avec inquiétude.

– Oui, ma chérie, je la blâme, répondit d'une voix douce et émue Alice, car tu as manqué de confiance. Écoute-moi bien, Georgette, et crois-moi, je t'en prie ; je veux t'ouvrir mon cœur et te dire ma pensée tout entière. Eh bien ! oui, tu l'as deviné, j'ai eu un moment de chagrin en pensant que toi, la cadette, tu te marierais la première ; mais ce mauvais sentiment de vanité et d'envie a été bientôt dissipé, et ta lettre, que j'ai ramassée hier soir dans le jardin où j'étais allée me promener avec ma tante, ni l'une ni l'autre n'ayant pu trouver le sommeil, m'a montré combien j'étais injuste. Aussi cette nuit s'est écoulée tout entière pour moi dans des réflexions profondes et dans des résolutions sérieuses !

Dieu, en m'enlevant cette beauté dont j'étais si fière, ne m'a-t-il pas rendu un paternel service ? me demandais-je. Excepté de ma bonne tante, qui voit en moi son ouvrage, et de ma sœur, qui remplit un devoir, de qui suis-je aimée ici-bas ? Le monde m'entoure, me flatte, me caresse ; mais là on ne trouve, je le sais, que des complaisants et pas d'amis. Les domestiques me craignent et-ils aiment ma sœur ; enfin un honnête homme se présente pour choisir une compagne vertueuse, digne de devenir une mère de famille honorable, et il me repousse pour prendre cette même sœur dont tout le charme vient de son âme angélique ; la beauté seule est donc un don funeste qui entraîne plus de douleurs que de joie. Et je pensai à suivre tes traces, à devenir bonne comme toi, bienfaisante comme toi, enfin à remplacer le bon ange du logis., quand il aura pris son vol loin de nous.

« Veux-tu donc me faire manquer à mes résolutions en reculant ton mariage ? ajouta-t-elle en froissant la lettre de Georgette ; ce serait fort mal, Mademoiselle ; d'ailleurs, fit-elle en souriant, quand je te ressemblerai, je trouverai

promptement un mari ; garde-toi d'en douter, je t'en conjure. Aussi, pour rapprocher ce jour heureux, ma tante a écrit à M. de Nully et tout est fixé à la semaine prochaine. Gronde-moi maintenant si tu l'oses. »

En entendant Alice parler ainsi, Georgette avait été plusieurs fois sur le point de l'interrompre ; mais une caresse ou un regard suppliant de sa sœur venaient toujours maintenir son silence, et ce fut seulement par les plus doux baisers qu'elle répondit à sa sœur.

Comme l'avait dit Alice, le mariage de Georgette eut lieu la semaine suivante, et, comme elle l'avait prévu encore, le sien suivit de près celui de sa sœur, dont elle était devenue la plus parfaite image.

La folle du logis

– Comment, vous aussi, vous pensez, ma chère Mina, que cette maxime est véritable : *L'imagination est la folle du logis ?...* s'écria la gentille Édith Hamersley, en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre avec impatience. En vérité, il ne vous manque que le bonnet à longue barbe, les lunettes vertes et les grands pieds de mistress Kagerlow pour lui ressembler au moral comme au physique !

Mina se mit à rire au lieu de répondre à la boutade de sa jeune amie ; puis, reprenant peu à peu toute son impassibilité :

– Eh ! mon Dieu ! oui, Édith, dit-elle doucement, je pense que vous seriez parfaite si vous mettiez plus de frein à votre imagination vagabonde et si vous vouliez voir la vie et le monde tels qu'ils sont réellement, au lieu de les dessiner à travers un prisme si brillant et si beau que la moindre déception vous sera toujours bien cruelle ! Et, puisque vous me comparez avec tant de courtoisie à mistress Kagerlow, j'ajouterai,

continua-t-elle, en reprenant son aimable et doux sourire, que vous avez tort, mais bien réellement tort, de choisir vos lectures parmi les livres futiles qui, tout au moins, vous gâtent l'esprit, s'ils ne vous corrompent pas le cœur ; tandis que de bons ouvrages élèvent l'un et purifient l'autre... Me voici dans mon rôle, j'espère, et vous faites fort bien de ne pas me répondre, ajouta-t-elle encore, car alors je vous dirais...

– Eh bien ! dites-moi, Mina, tout ce que vous voudrez, et je vous écouterai avec patience, interrompit vivement Édith, en reprenant son ouvrage d'un petit air boudeur ; n'êtes-vous pas chez vous ?... et si vous ennuyez vos hôtes, n'avez-vous pas le droit d'exercer l'hospitalité tout à fait suivant votre bon plaisir ?

– Allons ! allons ! ne vous fâchez pas, chère Édith, fit la douce Mina, en jetant vivement son ouvrage sur la table pour aller embrasser son amie, et infligez-moi telle pénitence que vous voudrez pour me punir de mon humeur grondeuse.

– Est-ce bien vrai, Mina, que vous obéirez,

non à mon ordre, mais à ma prière ? s'écria Édith, dont les yeux brillaient du plus vif éclat.

– Certainement, oui, j'obéirai à votre volonté, dit Mina moitié riante, moitié surprise, et cela avec le plus grand plaisir, si, si...

– Oh ! pas de si... pas de si... de grâce ! fit de nouveau Édith, en mettant vivement sa petite main blanche sur la bouche rose de son amie. J'ai votre parole, et je vous somme de la remplir, chère Mina : ainsi demain, au lever du soleil, vous viendrez avec moi chez la vieille Elspeath.

– Chez la vieille Elspeath !... y songez-vous !... Fi, Édith !... fi, ma chère !... s'exclama Mina avec un mécontentement véritable.

Édith se sentit un moment embarrassée ; mais, connaissant tout son ascendant sur sa douce et charmante amie, elle reprit promptement tout son courage et se mit à dire en souriant :

– Eh bien ! quel grand mal trouvez-vous, je vous prie, à la charmante promenade que je vous propose ?... Nous saluerons le sublime lever du soleil dans nos magnifiques montagnes et nous

porterons notre aumône à une pauvre vieille femme privée de toutes ressources dans le monde.

– Vous avez, en vérité, une façon de montrer le beau côté des choses, ma bien chère Édith, qui vous donne presque raison quand vous avez tort, reprit Mina en souriant malgré elle ; et qui nous entendrait, me prendrait pour la fille la plus sotte du globe, de m'opposer et à une bonne œuvre envers une infortunée et à une prière de reconnaissance envers notre Créateur ; car je défie bien de deviner sous votre langue dorée la pensée qui la guide. Mais, moi qui vous connais comme on connaît son cœur, je ne sais que trop que vous ne voulez faire une visite si matinale à la veuve de Mac-Clamor que pour lui demander de vous dire ce que l'avenir vous réserve. C'est pour cela que je vous blâme sévèrement et que je refuse de vous conduire.

– Ce sera tout à fait comme vous voudrez, ma très chère, fit Édith en reprenant sa petite mine boudeuse ; mais cela ne m'empêchera pas de satisfaire mon vif désir, et j'irai toute seule...

– Vous n'irez pas, Édith... interrompit vivement la jeune fille ; dites-moi que vous n'irez pas, je vous en conjure.

– Je vous ai dit que j'irais, et j'irai... fit résolument Édith, en sentant faiblir sous la sienne la volonté de son amie ; n'en parlons donc plus et pardonnez-moi mon indiscrète prière...

Pendant quelques instants, un silence profond régna entre les deux amies qui, ayant repris chacune son ouvrage, semblaient y mettre l'application la plus sérieuse.

Tout à coup, ce fut Mina qui l'interrompit.

– Comment ! vous avez la faiblesse de croire, dit-elle, que la vieille Elspeath saura vous dire ce que l'avenir vous réserve ! Vous êtes folle, en vérité !

Édith leva légèrement les épaules.

– Que voulez-vous, Mina, fit-elle doucement, l'imagination est aussi l'amie de l'avenir, et vous me reprochez sans cesse mon imagination. Il faut être toujours logique, même avec les défauts de ses amis. Oui, je crois, ajouta-t-elle, avec plus de

gravité, que la vieille Elspeath, qui vit toujours parmi les simples et les fleurs, en sait plus long que nous sur les choses de ce monde, car les herbes et les fleurs, n'ayant pas fait de mal comme en ont fait les hommes, sont plus dignes que nous que Dieu leur parle. À cause de leur innocence, elles savent beaucoup, et comme, je vous le répète, la veuve de Mac-Clamor passe sa vie au milieu d'elles, elles ont certainement fini par lui dire quelques-uns de leurs secrets.

– Eh bien ! voilà une définition des plus poétiques ou je ne m'y connais pas, fit en riant la douce Mina, et pour que vous ne soyez plus fâchée contre moi, et surtout pour vous prouver que la vieille Elspeath est aussi simple que ses fleurs, je vous accompagnerai demain matin dans la visite que vous projetez de lui faire.

En entendant ces paroles, Édith sauta avec joie au cou de son amie, et, pour détourner son esprit d'une réflexion qui pouvait lui faire reprendre cette promesse, elle l'entraîna rapidement dans le parc avec elle.

Rien n'était plus complètement opposé et ne

formait un plus charmant contraste que nos deux jeunes héroïnes. L'une, Édith, grande, svelte, brune, à l'œil noir, brillant et doux tout à la fois, aux joues couvertes de la fraîcheur et du fin duvet d'une pêche, gaie, aimable, affectueuse et bonne, pouvait se laisser entraîner parfois à la vivacité de son imagination, mais elle cédait toujours à la générosité de son cœur.

L'autre, Mina, petite et mignonne, était tout ce qu'il y a de plus gracieux en ce monde. Ses grands yeux bleus révélaient l'intelligence et la douceur ; ses cheveux blonds comme l'or pâle étaient semés sur sa tête en telle profusion que son cou semblait trop délicat pour les porter ; ses traits avaient une pureté admirable ; mais, ce qui dominait surtout en elle, c'étaient l'innocence et la gaieté. Rien de frais et de vivant comme son doux visage où se lisaient, comme dans un livre ouvert, toutes les sérénités d'une âme chaste et sainte ; enfin, son regard était pur comme l'eau de source et laissait voir, au fond, un cœur charmant et solide. En un mot, beauté et bonté composaient cette nature d'élite.

Une triste similitude avait, dès leur plus tendre enfance, uni ces deux enfants. Leurs pères, anciens camarades du Collège de Cambridge, avaient eu le malheur de perdre tous deux leurs jeunes et charmantes compagnes lorsque leurs filles virent le jour. Tous deux souffrirent et pleurèrent ensemble ; mais chacun prit une route différente dans la vie. L'un, le père d'Édith, chercha le bonheur et la fortune dans la carrière aventureuse des marins, tandis que sir Francis Johnston, père de Mina, ayant élevé de vastes usines dans les environs d'Édimbourg, où il possédait d'immenses propriétés, devint un des plus riches industriels de toute l'Écosse.

Sir Edouard Hamersley eut autant de succès sur mer que son ami en avait dans son pays ; car, en peu d'années, il prit rang parmi les officiers les plus distingués de la marine anglaise.

Mais, passant les trois quarts de sa vie dans des courses aventureuses sur le plus terrible des éléments, il avait dû confier son enfant bien-aimée, sa petite Édith, aux bons soins de sir Francis Johnston, qui l'avait fait élever avec sa

fille, sa douce Mina. Ainsi, à l'exception de quelques rares voyages – car lorsque sir Hamersley prenait terre il emmenait son enfant, afin de l'avoir entièrement à lui pendant le trop court séjour qu'il devait faire auprès d'elle – à l'exception, disons-nous, de ces laps de temps trop court semés dans sa vie, Édith n'avait jamais quitté Mina, qui était devenue pour elle plus qu'une amie, une sœur bien chère. Pourtant, ainsi que nos lectrices ont dû le remarquer dans la légère discussion qui ouvre ce récit, jamais caractères plus dissemblables n'avaient pu se rencontrer. Mais revenons à notre histoire.

La journée s'acheva d'une manière des plus agréables, car Édith, enchantée de la victoire qu'elle avait remportée sur sa trop faible amie, se montra douce, aimable et prévenante, non seulement pour Mina, mais sa charmante humeur profita même à quelques voisins de campagne que sir Johnston avait engagés à dîner et à prendre le thé avec eux. Elle se mit au piano pour faire danser les petites filles, chanta pour amuser les mamans, dressa les parties de whist pour les gens plus sérieux, enfin, fut d'un entrain, d'une

gaieté qui se refléta sur tout le monde, excepté, pourtant, sur la pauvre Mina, que sa promesse imprudente préoccupait et inquiétait sourdement.

Édith, ayant sinon deviné, tout au moins pressenti la douloureuse pensée de son amie, évita de se trouver seule avec elle, et aussitôt que les étrangers furent partis, elle se retira promptement dans sa chambre, prétextant la plus violente envie de dormir. Mais, à peine l'aurore eut-elle doré les riches monts des alentours que, fraîche et alerte, elle se présenta dans la jolie petite chambrette de Mina, qu'elle crut encore surprendre dans son sommeil, et resta tout étonnée en voyant que, comme elle, sa charmante compagne était disposée à partir. Sans doute le radieux soleil qui rayonnait au ciel avait chassé les impressions fâcheuses de la veille, car ce fut le sourire sur les lèvres et la joie dans le regard qu'elle accueillit son amie.

Rien n'était aussi plus merveilleusement beau que le paysage qui, à travers la fenêtre ouverte, se déroulait comme un panorama magique sous le regard enchanté. Un orage violent, qui avait duré

pendant quelques heures de la nuit, avait balayé jusqu'au dernier nuage, et la voûte du ciel était tout entière de ce bleu calme et profond qui semble le regard de Dieu. Les plantes, renouvelées et fertilisées par la pluie, embaumaient l'air des plus douces odeurs ; les moineaux, les fauvettes et les chardonnerets, célébrant leur joie d'avoir échappé à la tempête, faisaient de chaque branche un orchestre, et les gouttes de pluie que le soleil allumait pour les sécher faisaient de chaque brin d'herbe une grappe d'émeraudes.

Toutes deux légèrement vêtues, mais entourées du pittoresque plaid écossais, et un grand chapeau de paille sur la tête, nos jeunes amies se mirent en route, gazouillant avec autant de gentillesse que les oiseaux cachés dans les buissons en fleur ; mais peu à peu leur gaieté s'apaisa et la méditation et le silence remplacèrent la joyeuse causerie qui avait charmé les débuts du voyage. C'est que le paysage était bien changé aussi ! et, comme l'imagination s'impressionne toujours de ce qui se déroule sous ses yeux, leur esprit se ressentait des beautés

graves et sévères que la nature avait répandues sur leur route. Ainsi, après avoir suivi durant quelque temps le cours écumeux et rapide de l'Arve, elles contemplèrent avec une admiration mêlée d'effroi les énormes quartiers de roc qui semblaient artificiellement suspendus sur leurs têtes, et les précipices et les bois qu'elles avaient à leurs pieds. Jamais nos deux amies ne s'étaient ainsi aventurées dans cette partie sauvage de la campagne, et Mina sentit un regret aussi profond qu'un remords d'avoir cédé avec autant de légèreté à la fantaisie imprudente de son amie ; mais le mal était fait, ou, du moins, elle ne se sentait pas assez de force pour le réparer, en exigeant qu'Édith retournât avec elle au cottage de son père.

La route fut longue et pénible, et ce fut brisées de fatigue que nos deux héroïnes arrivèrent enfin auprès d'un chêne immense, qui s'élevait majestueusement tout au bord de la rivière et étendait son feuillage large et touffu de l'une à l'autre rive.

– Nous devons être arrivées, dit Édith, en

jetant autour d'elle un regard d'inquiétude et de surprise, et pourtant je ne vois pas le moindre vestige de logement ; je ne me suis pourtant pas trompée, j'espère, ajouta-t-elle en balbutiant, et j'ai suivi, j'en suis sûre, l'itinéraire que m'a tracé Békée.

Pendant le discours d'Édith, Mina s'était assise sur un morceau de roc, et, malgré qu'elle en eût, elle sentait son cœur tressaillir d'aise de la déconvenue de sa pauvre compagne, comme si elle eût pressenti que la présence d'Elspeath pouvait entraîner pour elle un malheur, quand, tout à coup, les cris de triomphe d'Édith vinrent lui faire comprendre que son espérance était vaine.

– Venez, Mina, venez, ma chère ! s'écriait la folle jeune fille, qui s'était penchée sur un quartier de rocher comme une chèvre légère ; voilà le château de notre enchanteresse, nous n'en sommes qu'à deux pas ; voyez, là, au bout de mon doigt, et dites-moi si je n'ai pas raison ?

Et Mina, suivant des yeux la direction qui lui était donnée par son amie, aperçut avec surprise,

au milieu d'énormes blocs de pierres, débris informes de la montagne, une petite cabane de la plus chétive apparence. Elle était construite en gazon et avait à peine quatre pieds de hauteur ; mais rien n'annonçait qu'elle fût habitée, car le terrain qui l'environnait était demeuré sauvage et couvert de ronces, et, pour tout être vivant, on ne voyait qu'un chevreuil qui broutait le gazon, tandis que sa mère paissait à quelque distance, entre le chêne et la rivière.

– Vous êtes folle, Édith ; oui, folle, en vérité, fit Mina en grimpant à son tour, de croire que la vieille Elspeath habite ce trou informe, et, à moins que votre sorcière ne soit la reine de Lilliput, je la défie d'entrer dans ce que vous appelez un château.

Mais elle fut, tout à coup, interrompue par Édith, qui, pâle et tremblante, lui saisit vivement le bras, en lui montrant, à quelques pas d'elles, un objet bien propre à inspirer la terreur. C'était une femme vieille et décharnée, couverte d'un large manteau noir, qui, les mains croisées et la tête tristement penchée sur sa poitrine, était assise

derrière le chêne. Nos deux amies la contemplèrent avec une espèce de crainte superstitieuse dont elles ne purent se défendre.

Elspeath – car c'était elle – avait une taille au-dessus de l'ordinaire ; ses cheveux, qui commençaient à grisonner, étaient encore touffus et avaient dû être d'un beau noir, mais ils tombaient d'une manière informe autour de son visage pâle et ridé, et ses yeux vifs brillaient d'un éclat sinistre et sauvage qui contrastait avec l'air froid et impassible de sa physionomie, et dévoilait hautement une âme forte et une imagination ardente et déréglée.

Tout à coup elle leva la tête, et apercevant Édith et Mina qui, les yeux fixes et la bouche béante, étaient restées comme frappées de la foudre, elle fit on geste impérieux pour leur ordonner de venir à elle. Édith seule obéit, tandis que Mina, ayant rappelé son sang-froid et son courage, s'assit résolument à quelques pas d'elle, comme pour lui faire comprendre qu'elle ne venait rien lui demander.

Elspeath parut vivement blessée de cette

indifférence apparente ; mais sa physionomie seule put faire connaître cette impression, car elle continua à garder le plus profond silence.

Pendant ce temps, Édith, s'étant approchée de la veuve de Mac-Clamor, elle lui dit, en s'efforçant de sourire d'une façon intime et familière :

– Eh ! bonjour, bonne Elspeath ! comment vous portez-vous ce matin ?... Très bien, j'en suis certaine, car, par ce beau soleil, la maladie s'envole. Tenez, voilà du whisky pour remettre vos forces, voilà des fruits et des galettes...

– À quoi servent toutes ces paroles qui cachent la pensée ? s'écria la vieille Écossaise, d'une voix si retentissante qu'elle interrompit aussitôt la pauvre Édith, et la laissa tremblante et glacée devant elle. Vous ne vous souciez pas plus de ma santé que de celle du lièvre qui court nos forêts, et vos fruits et vos présents sont le prix que vous offrez à ma science. Déposez donc devant moi vos paniers et donnez-moi votre main en gardant le silence.

Cette dernière recommandation était inutile,

car Édith eût été incapable d'articuler un seul mot. Elle obéit donc en frissonnant, et tout son sang reflua vers son cœur quand elle sentit sa petite main, douce et moite, emprisonnée dans la main glacée et cadavéreuse de la veuve de Mac-Clamor.

Elspeath sembla en étudier les lignes avec une vive attention, puis, relevant vivement la tête.

– L'avenir ne vous apportera que du bonheur, dit-elle avec un sourire amer, comme si elle eût été douloureusement affectée de promettre de la joie et du bonheur, elle qui en avait toujours été privée ; avant huit jours, vous reverrez votre père qui revient d'un très long voyage, et avant un mois vous rencontrerez, dans une partie de campagne, l'homme que vous devez épouser. Allez en paix, fit-elle, en lâchant la main qu'elle tenait encore ; mais, le jour de votre mariage, n'oubliez pas la vieille dans vos générosités, car sans cela la vieille Elspeath se vengerait et changerait vos fleurs de fête en fleurs de deuil.

Édith, enchantée de l'avenir aussi prochain qu'heureux qui lui était prédit, fit à Elspeath les

promesses les plus brillantes, et, comme elle se disposait à la quitter et appelait Mina pour la suivre, la vieille Elspeath se leva, et se plaçant devant Mina, à qui elle interceptait ainsi le passage :

– Vous méprisez ma science, imprudente enfant ! dit-elle en jetant un regard de fureur et de haine ; eh bien ! je veux vous en prouver la puissance. Tremblez, car vous mourrez la nuit de Noël, au moment où l'horloge tintera l'heure lugubre de minuit.

Et, en achevant ces affreuses paroles, la veuve de Mac-Clamor bondit comme une lionne sauvage et disparut derrière le rocher.

– Oh ! pardonnez-moi, chère, ma bien chère Mina, de vous avoir conduite ici ! s'écria la pauvre Édith, en se jetant tout en larmes au cou de son amie.

Mais Mina la repoussa doucement.

– Calmez-vous, Édith, je vous en conjure, fit-elle, et croyez-moi, j'ai trop de raison pour me laisser impressionner par les méchantes paroles

d'une folle qui a voulu me punir de douter de sa science. Je suis fâchée de vous ôter vos illusions, ajouta-t-elle en riant, mais je vous conseille de ne vous préoccuper encore ni de votre toilette de mariée ni de mon voile funèbre ; nos destinées sont dans les mains de Dieu, et personne ne peut les connaître ici-bas.

Le reste de la journée se ressentit et de la fatigue et de la préoccupation des deux jeunes filles ; mais, quand le lendemain eut apporté le repos, l'impression produite par les lugubres paroles de la vieille Écossaise s'envola avec les ombres de la nuit, et elles reprirent leur vie insouciante et heureuse comme par le passé, plaisantant même sur les propos qui avaient tant affecté Édith.

La semaine entière s'était à peu près écoulée depuis leur visite chez la sorcière, et nos amies, se trouvant seules dans le petit salon de travail, par une superbe soirée, devisaient joyeusement en respirant l'air pur et suave qui leur arrivait des montagnes.

– Avouez, Édith, fit tout à coup Mina en

laissant glisser un sourire moqueur sur ses lèvres rosées, avouez que votre méchante Elspeath est une triste devineresse, car c'est demain matin que doit expirer le délai qu'elle avait fixé pour le retour de votre père, et, à moins qu'il n'arrive cette nuit, ce que je déclare impossible, puisque nous n'avons reçu de lui aucun avertissement, j'espère que vous vous rangerez à mon opinion sur le compte de la veuve de Mac-Clamor.

Mina parlait encore, quand la porte du salon fut vivement ouverte pour donner entrée à sir Johnston, tenant affectueusement un étranger par la main.

– Tenez, chère Édith, dit-il gaiement, voilà un gentleman qui brûle du désir de vous embrasser ; ne le lui voulez-vous pas permettre ?

Et comme les domestiques avaient suivi leur maître en portant des flambeaux allumés, Édith, poussant un cri joyeux, se jeta tendrement dans les bras de sir Hamersley, qui la couvrit de baisers et de larmes.

– Ma fille, ma bien chère enfant, disait-il avec émotion, que j'éprouve de bonheur à te voir ! Il y

a si longtemps que nous nous sommes quittés !... Que tu es belle !... que tu es grande, que mon cœur est joyeux de te retrouver ainsi !...

Et l'heureux père n'interrompit ses éloges que pour redoubler ses caresses.

Devant cette scène touchante, sir Johnston, ému jusqu'aux larmes, partageait la joie de son ami, tandis que la pauvre Mina s'était sentie atteinte au fond du cœur, non par l'envie, la douce enfant en était incapable ; d'ailleurs, n'avait-elle pas aussi un père tendre et adoré ? mais par la crainte, car si la prédiction de l'Écossaise se réalisait pour son amie, ne pouvait-elle pas se trouver pour elle tout aussi véritable ? et la vie est si belle à dix-huit ans !...

Pourtant, comme Mina avait un grand fonds de courage et de raison, elle les appela promptement à son aide, et peu à peu elle en arriva à partager sincèrement le bonheur de son amie ; mais, hélas ! le coup était porté, et la plaie vive qui s'était ouverte en son âme n'était que cicatrisée pour l'instant.

Heureusement la venue de sir Hamersley

entraîna avec elle un mouvement qui sortit forcément Mina de ses pensées lugubres. Tous les jours c'étaient de longues promenades à travers les montagnes ou en canot sur le lac, puis de joyeuses cavalcades, des fêtes dans les environs qui entraînaient et égayaient Mina et éloignaient ainsi tout souvenir fâcheux. Mais, hélas ! ce repos d'esprit fut de courte durée, car, ainsi que l'avait dit Elspeath, Édith rencontra dans une partie de campagne, faite avec des amis de sir Johnston, un jeune marin que son père avait connu dans l'Inde et qui renouvela connaissance avec lui ; le baronnet Édouard Lesly, présenté à nos gentilles héroïnes, fut accueilli très favorablement par sir Johnston, et fort peu de temps s'était écoulé quand il demanda Édith en mariage à son père ; alors la malheureuse Mina se sentit condamnée à mort ! mais, dévouée et généreuse comme elle l'était toujours, elle cacha, sous le sourire et la joie, la douleur qui lui dévorait l'âme.

Le bonheur rend égoïste. Édith aussi s'était d'abord préoccupée tristement de la coïncidence bizarre qui se rencontrait entre les événements et la prédiction d'Elspeath, en songeant à celle qui

devait frapper son amie ; mais, voyant Mina toujours calme et souriante, elle chassa cette pensée de son esprit.

– Bah ! se dit-elle, Elspeath a voulu seulement effrayer Mina, et sa prédiction n'était pas sérieuse ; ainsi elle ne peut pas être vraie ! Et, rassurée par ce raisonnement, elle se livra complètement à la joie. Puis aussitôt après son mariage, ayant tendrement embrassé son amie et lui promettant de revenir bientôt la rejoindre, l'insouciante Édith suivit son mari sur le continent, voyage dans lequel son père voulut aussi l'accompagner.

Restée alors seule et livrée entièrement à elle-même, Mina, qui, jusque-là, avait su vaincre sa tristesse, tomba dans le découragement et le marasme. Vous savez déjà, sans doute, mes aimables lectrices, combien les premiers moments de solitude qui suivent une existence animée par le plaisir et entourée par des amies paraissent vides et déserts, et vous comprendrez facilement alors l'ennui qui, malgré ses efforts, vint envahir le cœur de notre héroïne et donner

une force puissante à la pensée cruelle qui s'y était peu à peu imposée en souveraine ; d'autant que, pour l'isoler davantage encore, son père avait été obligé lui-même de faire un assez long voyage, nécessité par les affaires de ses immenses fabriques.

Souvent, pendant de longues heures, elle restait plongée dans un vaste fauteuil, les mains jointes sur la poitrine, les yeux levés vers le ciel, sans oser penser, sans pouvoir prier, tant elle se sentait faible et inerte ; et d'autres fois, surexcitée par une fièvre nerveuse, elle courait dans le parc, les cheveux au vent, le front mouillé de sueur, espérant vaincre, par la fatigue, le souvenir terrible qui, ainsi qu'un serpent, lui étreignait le cœur dans ses replis mortels. Mais, vœux superflus, espérance vaine ! chaque jour, au contraire, aggravait le mal et rendait la cure plus difficile encore ! Aussi, quand, après une séparation de deux mois à peine, sir Johnston arriva, il fut cruellement frappé du changement qui s'était opéré dans sa fille. Ses joues pâlies, ses yeux éteints, sa taille amincie encore, et sans plus de force qu'un roseau battu par les vents, ne

la rendaient plus que l'ombre d'elle-même.

– Ô Mina, chère Mina ! qu'avez-vous ? où souffrez-vous ?... demandait l'infortuné en pressant tendrement sa fille contre son cœur et laissant, malgré lui, échapper ses larmes. Puis, tout à coup souriant à travers ses sanglots, comme pour ne pas effrayer sa chère malade : – C'est l'ennui seul qui vous a changée, j'en suis sûr, ajoutait-il ; et vous regrettez Édith !... Eh bien ! nous allons la suivre sur le continent ; vous verrez Paris et ses merveilles, et vous reprendrez alors les roses de vos joues et la gaieté de votre charmant regard.

En entendant ces douces paroles, Mina souriait aussi à son père, n'osant pas détruire son espérance en lui disant que ni son amour ni ses soins ne pouvaient lui ramener la santé, lui prolonger les jours : car elle était condamnée à mourir avant que l'année eût entièrement terminé son cours.

Les préparatifs du départ furent bientôt faits, et, peu de jours après son retour, sir Johnston emmenait sa chère malade pour retrouver la santé

sous le doux climat de France. Les premiers jours parurent lui donner raison et lui rendirent tout espoir ; car Mina semblait revenir à la vie. La diversité des objets nouveaux qui attiraient ses regards diminuait la pensée terrible qui dominait tout son être ; mais, à mesure que l'on avança dans la saison, elle se replongea dans le marasme et tomba, enfin, si gravement malade, que les médecins n'osèrent plus cacher au malheureux père l'état dangereux de son enfant.

Le désespoir de sir Johnston fut déchirant, en apprenant cette fatale nouvelle ; car il éloignait avec horreur de son esprit toute lueur qui pouvait l'éclairer sur la position de sa fille, se sentant sans force, sans courage, contre une douleur aussi cruelle !

Mina s'aperçut facilement, à l'abattement et au sombre désespoir dont tout l'être de son père était empreint, qu'il était instruit enfin de la triste vérité sur son compte ; alors elle lui demanda de retourner dans sa chère Écosse, ne voulant pas mourir, disait-elle, sans avoir revu le lieu de son enfance, le pays où s'était écoulé sa jeunesse si

heureuse.

Sir Johnston n'osa pas refuser de satisfaire ce qu'il croyait le dernier vœu de sa fille ; et, par une froide journée des derniers jours d'automne, quittant la Touraine, où ils s'étaient établis depuis quelque temps, la pauvre Mina et son malheureux père partirent pour leur joli cottage des environs d'Édimbourg.

Que leur retour fut triste dans ces lieux bien-aimés ! Les arbres étaient dépouillés de leurs dernières feuilles ; les oiseaux, mourant de froid et de faim, avaient déserté ces campagnes inhospitalières pour chercher un abri plus propice ; la neige couvrait la terre de son blanc linceul, et l'isolement et la tristesse habitaient seuls cette demeure naguère encore si animée et si joyeuse.

La position de Mina sembla s'aggraver encore de l'impression qu'elle ressentit en rentrant dans cette maison qu'elle appelait de tous ses vœux, croyant la retrouver toujours fraîche et coquette comme elle l'avait laissée et, le jour même, une fièvre violente l'obligea de se mettre au lit, –

pour ne plus le quitter, pensait-elle, car le mois de décembre venait de commencer, et la prédiction fatale ne lui avait-elle pas appris qu'elle devait finir avant lui !

Sir Johnston, à peine de retour en Écosse, appela auprès de sa chère malade les médecins les plus célèbres du Royaume-Uni ; le malheureux père ne voulait pas abandonner tout espoir. Mais, hélas ! leurs prévisions furent aussi cruelles que celles de leurs confrères de France ; et ils s'éloignèrent en déclarant que tout espoir était perdu. La jeunesse, la nature..., disaient-ils, pouvaient seules opérer un miracle. Mais ces paroles elles-mêmes, qu'ils croyaient consolantes, augmentaient encore la douleur de l'infortuné père, qui voyait mourir, sans pouvoir la sauver, son unique enfant, son seul amour dans ce monde.

On était arrivé aux derniers jours de décembre, et Mina commençait à dépérir presque totalement, tandis que sir Johnston, sans force, sans courage, passait les longues journées, et les nuits plus longues encore, assis auprès de son lit

de douleur, tenant une de ses mains dans les siennes, comme s'il n'eût pas voulu perdre loin d'elle une des dernières minutes qui lui restaient encore à la conserver. Les occupations, les affaires, rien ne pouvait le distraire ni l'éloigner de la place qu'il avait prise. Que lui importaient l'argent, la considération, le monde entier lui-même ? Tout cela valait-il un sourire, une caresse de son enfant ?

Le matin du 24 décembre, un bruit inaccoutumé se fit entendre dans cette maison, devenue si morne et si lugubre, et la porte de la chambre de la mourante s'étant ouverte avec violence, une jeune femme s'y précipita en jetant des cris déchirants : c'était Édith !... – En revoyant Mina, sa sœur bien-aimée, l'amie de son enfance, couchée sur ce lit de douleur, si pâle, si amaigrie et si calme, elle la crut morte ; et, frappée d'une douleur terrible, elle tomba évanouie en s'écriant :

– Dieu te punira, Elspeath, car tu as tué un ange !

Sir Hamersley, qui suivait sa fille, s'empressa

de l'emporter loin de ce lieu funeste, tandis que sir Johnston cherchait à rendre quelque force à Mina, que cette scène déchirante avait totalement abattue ; et, quand il la vit un peu mieux, il la quitta un instant pour aller retrouver ses amis et interroger la jeune femme sur les paroles étranges qu'elle avait prononcées. La maladie de sa bien chère Mina avait donc une cause qu'il ignorait ?

Il trouva Édith entièrement remise et causant vivement avec son père. Elle lui racontait toute la scène qui s'était passée dans leur visite à la veuve de Mac-Clamor. Sir Johnston l'écouta avec découragement, tandis que les yeux de sir Hamersley semblaient briller d'un éclat étrange.

– La vie de toutes les créatures est dans la main de Dieu seul, dit-il avec exaltation. Priez-le donc avec ferveur, vous, sir Francis, pour qu'il vous rende votre fille ; vous, Édith, pour qu'il vous laisse votre sœur ; car, ce que je viens d'entendre me donne quelque espoir de pouvoir la sauver. Je connais les effets terribles de l'imagination ; car, qui est plus superstitieux que le matelot, dites-le moi ?... Depuis que je cours

les mers, j'ai vu des exemples bien étranges en ce genre. Je ne veux pas m'expliquer davantage ; mais je vous demande, Johnston, de me laisser la direction de votre chère malade. Je sais un peu de médecine, comme tout bon marin doit en savoir, et j'ai pour elle le cœur d'un père. – Ne voulez-vous pas m'accorder ce que je vous demande ?

Sir Francis, incapable de répondre autrement que par des larmes, se précipita dans les bras de son ami, qui venait de lui entrouvrir le ciel en lui montrant de l'espérance ; et tous trois rentrèrent dans la chambre de Mina.

Sir Hamersley prit le bras amaigri et inerte de la malade, compta les pulsations de son pouls fiévreux ; ensuite il l'interrogea doucement, évitant de la fatiguer. Puis, goûtant les diverses boissons que les médecins avaient ordonnées, il les jeta au feu et sortit, après avoir laissé Édith et son ami tous deux installés aux côtés de ce lit de souffrances.

Quand sir Hamersley eut quitté la chambre de Mina, il appela Dick, vieux marin brave et intelligent, qui, depuis de longues années, l'avait

suivi dans tous ses voyages, et lui parla longuement, en semblant lui faire les recommandations les plus vives.

– Que Votre Grâce reste en paix, fit Dick aussitôt que son maître eut fini son discours ; et si je n'amène pas dans les eaux de Votre Honneur cette vieille frégate démâtée, je veux que jamais, durant ma vie, un verre de whisky n'approche de mes lèvres sans se changer en eau fraîche, et naviguer toujours sur de mauvais chasse-marée au lieu d'avoir l'honneur d'accompagner Votre Grâce sur les superbes vaisseaux de sa Majesté Britannique !

Et après avoir fini ce serment, aussi sacré pour lui que, jadis, celui que les dieux faisaient par le Styx, le brave marin s'élança hors de l'appartement ; et bientôt après on put le voir franchir d'un pas rapide le chemin qui conduisait aux montagnes.

Cette première opération terminée, sir Hamersley, ayant demandé un réchaud rempli de charbon et divers autres ustensiles, s'enferma dans sa chambre une grande partie de la journée.

Quand il revint auprès de la malade, il la trouva plus faible et plus abattue encore. De douloureux soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée, et des larmes brûlantes glissaient lentement le long de ses joues pâles et glacées. La malheureuse enfant calculait avec douleur combien peu d'heures la séparaient encore du moment où il lui faudrait quitter la vie et les êtres chéris réunis autour d'elle. Sir Johnston, aussi pâle, aussi glacé que sa fille, avait perdu son dernier espoir ; Édith pleurait et priait en silence ; le ministre de Dieu, qui venait, chaque jour, voir notre intéressante malade et avait voulu passer cette nuit cruelle avec ses amis, l'exhortait doucement à la résignation et au courage, tandis que sir Hamersley, profondément préoccupé, examinait avec une attention qui tenait de l'angoisse les traits altérés de Mina, tout en lui administrant, de distance en distance, quelques gouttes d'un flacon qu'il avait apporté avec lui, liqueur qui, loin de rendre des forces à la malade, semblait les détruire encore, car on la voyait s'affaiblir comme la lueur légère d'une lampe qui lutte contre le vent : elle vacille d'abord

doucement en jetant de pâles reflets, puis elle s'alanguit et elle meurt. Ce fut à peu près ce qui arriva à la pauvre Mina ; car à peine le jour venait-il de paraître qu'elle laissa échapper un violent soupir, une sueur froide découla à larges gouttes de son front, et elle s'éteignit.

– Ma fille !... mon enfant !... elle est morte !... s'écria le malheureux père en voulant s'élancer sur le lit funèbre.

Mais sir Hamersley le retint vivement par le bras.

– Ne la touchez pas, malheureux ! vous la tueriez sans ressources ! s'écria-t-il, et maintenant, dit-il, prions Dieu ; car quelques instants vont décider de l'existence de cet ange que le ciel nous dispute.

Une demi-heure se passa ainsi ; alors sir Hamersley se leva, s'approcha de Mina, dont la figure calme et reposée montrait bien moins la souffrance que le repos, et étendant sa main vers le malheureux père, qui semblait aussi mourant que celle qu'il pleurait, il s'écria :

– Votre fille est, dès ce moment, hors de danger !

Vous dire la joie mêlée d'inquiétude et pourtant de bonheur de sir Johnston et d'Édith est impossible à ma froide plume. Sir Francis voulait réveiller sa fille pour l'entendre parler, pour la voir, la regarder encore, pour retrouver la vie en elle, en un mot ; mais sir Hamersley s'y opposa formellement.

– Vous la tueriez, lui dit-il, et cela sans remède ; car ce n'est pas la maladie qui veut vous l'enlever, c'est son imagination blessée. Il faut qu'elle reste vingt-quatre heures endormie ; il faut que cette terrible nuit, nuit qu'elle croyait devoir être la dernière pour elle, soit terminée quand elle reprendra sa connaissance. Voilà à quoi ont tendu mes efforts, et voilà à quoi, avec l'aide de Dieu, je suis arrivé.

Malgré ces paroles rassurantes, la journée et la nuit se passèrent, pour le malheureux père, et même pour Édith, dans une inquiétude cruelle ! La figure de Mina semblait bien calme et souriante, mais son immobilité, le froid qui la

couvrait, les glaçaient de terreur, et tous deux interrogeaient souvent notre marin pour reprendre de la confiance.

Quelque cruelles et terribles que soient les heures néfastes, elles viennent, comme les heures de bonheur, s'inscrire à leur tour sur le cadran de l'éternité ; et la journée et la nuit du 24 décembre s'écoulèrent enfin. Comme le joyeux carillon du jour de Noël se faisait entendre, Mina, poussant un nouveau soupir, ouvrit doucement les yeux.

– Où suis-je ? dit-elle, en regardant autour d'elle. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres en voyant ses amis réunis autour de son lit. Puis tout à coup, elle détourna la tête avec découragement. – Ah ! je me souviens, fit-elle...

Sa cruelle pensée lui était revenue avec la vie.

Sir Johnston et Édith tressaillirent et prirent sa main comme pour lui répondre ; mais sir Hamersley, les ayant encore retenus, sonna vivement sans rien dire. Quelques instants après, le brave Dick, orné de rubans comme une châsse, entra, suivi de l'intendant et du sommelier.

– Que venez-vous faire ici, misérable ? dit en le voyant sir Hamersley, jouant une vive colère et mettant son poing sous le nez du matelot. Comment ! je vous ai appelé toute la nuit, et personne n'a pu vous trouver ! Allez-vous-en et que je ne vous voie de longtemps, ou je vous chasse !

– Mais Votre Honneur, fit le brave marin avec embarras, en se frottant l'oreille comme pour trouver à se sortir de peine, n'ai-je donc pas obéi à vos ordres en allant faire Christmas avec mes amis pendant cette nuit de Noël ? Et Votre Grâce ne m'a-t-elle pas dit hier : « Dick, pour célébrer la convalescence de notre chère Mina, que voici heureusement hors de danger, je te paie une oie grasse, des galettes d'orge et du whisky à volonté, pour régaler tes amis et faire un joyeux Christmas ? » Et j'amène mes amis pour assurer à Votre Grâce que nous avons bu gaiement à sa santé et à celle de miss Mina, qui va enfin guérir. Et même, pour que Dieu nous accorde la santé de notre chère miss, nous avons fait la charité de nos restes à la vieille. Elspeath, qui courait comme une âme damnée, cette nuit, tout autour du

château, et qui, en apprenant la convalescence de notre malade, a manqué d'en mourir de joie, à preuve qu'elle est encore en bas, dans la cuisine, à se chauffer devant un bon feu.

En entendant le discours sans suite du bon Dick, Mina, inquiète et palpitante, semblait suspendue à ses lèvres ; elle n'osait l'interroger dans la crainte d'une déception cruelle. Comment ! la nuit de Noël était passée ! Comment ! minuit, cette heure si terrible pour elle, avait tinté son heure fatale sans que son âme se fût envolée !... Elle n'était donc pas condamnée à mourir ?

Sir Hamersley, qui lisait avec attention toutes les pensées qui se succédaient dans l'âme de la malade, pensées qui se devinaient facilement sur son charmant visage, la laissa d'abord quelques instants dans le vague de l'inquiétude, puis il s'écria vivement :

– Allons ! je te pardonne, mon brave Dick. Crois-tu que j'avais oublié que la nuit qui vient de s'écouler était celle de Noël ? Il paraît qu'on ne sait plus comment on vit quand on est auprès

des malades. Mais voilà qui met le bon droit de ton côté, ajouta-il, en prenant l'almanach et semblant y chercher le jour du mois ; c'est bien aujourd'hui jour de Noël. Va donc te coucher tranquillement, si tu veux dormir un somme, afin que Christmas te soit léger.

À peine sir Hamersley avait-il achevé de parler, que Mina s'écria avec exaltation : – Oh ! merci, mon Dieu ! merci ! – Et, poussant un cri, elle tomba évanouie.

– Le bonheur ne tue pas !... fit sir Hamersley en souriant, et s'élançant vers elle pour lui porter secours. Effectivement, au bout de quelques minutes, elle ouvrit les yeux, et rendit avec joie les caresses qui lui étaient prodiguées ; mais son docteur, craignant de la fatiguer, exigea que tout le monde quittât sa chambre. Au moment où Édith s'était penchée vers la malade pour l'embrasser, celle-ci lui dit doucement à l'oreille :

– Fais rester Elspeath ici, je veux lui parler.

Lady Lesly, inquiète, ne savait que répondre ; mais ayant jeté un regard sur son père, qui avait entendu la demande et qui lui faisait signe de

promettre, elle assura son amie que son désir serait rempli et s'éloigna le cœur joyeux.

Le mieux qui s'était déclaré dans la position de notre intéressante malade fit des progrès si rapides qu'en peu de jours elle entra en pleine convalescence. Chaque matin elle demandait à Édith de conduire auprès d'elle la vieille Elspeath, dans un moment où toutes deux pourraient rester libres ; mais son amie, d'après les conseils de son père, remettait toujours l'entrevue au lendemain. Enfin sir Hamersley ayant permis ce qu'il regardait comme le perfectionnement de sa cure, sa fille conduisit enfin la veuve de Mac-Clamor dans la chambre de leur chère malade ; seulement il eut le soin de se tenir auprès du lit, dans un cabinet caché, afin de tout entendre et d'être à même de porter secours si ses soins étaient utiles.

Quand Elspeath entra dans la chambre de Mina, celle-ci tressaillit de tous ses membres ; mais la physionomie de la vieille Écossaise était tellement changée, que sa terreur se changea aussitôt en pitié.

– Oh ! pardonnez-moi ma mauvaise action envers vous, miss Mina ! dit-elle, en tendant des mains suppliantes vers celle qui avait failli être sa victime et laissant échapper ses larmes en voyant la jeune fille si pâle et si faible encore. C'est mon méchant orgueil qui est l'auteur du mal ; et je voulais soumettre votre fierté, mais non causer votre mort, Dieu m'en est témoin. Aussi j'ai manqué mourir de douleur moi-même, quand j'ai appris votre maladie terrible. Alors j'ai tenté de venir auprès de vous pour vous dire que ma fatale prédiction n'était pas véritable ; mais l'on n'a pas voulu me laisser pénétrer dans la maison : les domestiques sont sans pitié pour le pauvre monde !... Je sentais pourtant que je vous aurais guérie quand vous auriez su que je connaissais d'avance ce que j'avais prédit à miss Édith. Dick avait fait dire à sa mère son retour, et comme je savais qu'il accompagnait toujours Son Honneur sir Hamersley, je pouvais annoncer son arrivée à coup sûr. Puis j'avais appris aussi que le baronnet Lesly était dans le pays pour connaître miss Édith et que son projet était de la demander en mariage à son père. Vous voyez, miss Mina, que, munie

de tous ces renseignements-là, il ne m'était pas difficile de faire une bonne sorcière, ajouta-t-elle avec un douloureux sourire ; et quand on est malheureux, le diable vous tente si facilement, qu'il est presque toujours impossible de lui résister.

Mina sourit à son tour, en entendant l'excuse bizarre que lui donnait la vieille Elspeath pour obtenir son pardon ; et, lui ayant fait promettre de renoncer à un métier aussi dangereux qu'immoral, elle s'engagea à se charger de son avenir.

La pauvre Écossaise, attendrie de remords et de bonheur en entendant ces charitables promesses, baisait les mains pâles et amaigries de sa jeune bienfaitrice et les couvrait de douces larmes.

Alors sir Hamersley, craignant que, si cette scène se prolongeait, elle ne fatiguât la malade, entra en riant, et embrassant tendrement Mina :

– Votre bonne œuvre nous portera bonheur à tous, chère Mina, dit-il ; car je viens vous apporter la nouvelle d'un mariage.

– Et qui se marie donc, que vous êtes si joyeux ? fit la jeune fille avec étonnement.

– Vous, si vous le voulez bien, chère, bien chère fille ! dit à son tour sir Johnston, qui avait suivi son ami ; car voici une proposition que je reçois. Elle vient du frère du mari de notre bien-aimée Édith ; ainsi nous ne ferions toujours qu'une même famille. Vous l'avez connu dans votre voyage ; que dois-je lui répondre ?

Mina serra tendrement la main de son père en rougissant.

– Vous répondrez oui, cher sir Francis, dit Édith en riant ; car je me porte garant de Mina, et je déclare que *qui ne dit mot consent*. Seulement, ajouta-t-elle plus gravement, j'y mets pour condition que, quand Mina sera mère de famille, elle prêchera d'exemple à ses enfants ; et que, quand elle leur dira, entre autres vérités, que l'imagination est la folle du logis, elle ne lâchera pas si bien la bride à la sienne, que, de folle à lier, elle la rende homicide.

Le paradis sur la terre

Un jour Jupiter, alors, gouverneur général de l'espace, s'étant trouvé en humeur généreuse, avait distribué les planètes à ses enfants. La terre échut en partage à Minerve, qui en prit le pouvoir suprême sous le nom de la Sagesse.

Sous ses lois tout prospéra et tout fleurit. Avant sa venue, il y a bien longtemps, bien longtemps de cela ! la terre était encore inhabitée ; mais à peine la déesse y eut-elle placé son pied divin que les villes s'élevèrent par enchantement et se peuplèrent d'habitants de tous sexes et de tous âges.

Les campagnes fleurirent, les rivières se mirent à couler doucement, enfin notre planète devint un véritable paradis.

Les enfants naissaient tout instruits ; ils n'avaient pas besoin d'étudier pour savoir, et leur caractère ne se composait que de qualités. De plus, la richesse régnait partout, et cela sans travail ; chaque maison contenait de l'or

monnayé dont la quantité ne diminuait jamais, car il ne servait que pour les choses utiles : le jeu, le luxe, tout ce qui ruine les pauvres humains n'existant pas sous le règne de la Sagesse. Et les occasions de dépense étaient fort rares ; les oiseaux se plumaient eux-mêmes et se mettaient à la broche sans la moindre répugnance, les poissons arrivaient tout frits sur la table, et les gâteaux et les tartes à la crème se cueillaient sur les arbres avec les fruits et les fleurs de toutes sortes, tandis que les fontaines coulaient alternativement de l'eau pure et fraîche, du lait, du sirop ou du vin, suivant le désir de celui qui leur présentait sa coupe à remplir.

On comprend sans peine le bonheur dont devaient jouir les habitants de ce paradis terrestre. Aussi on n'entendait de toutes parts, dans les villes comme dans les campagnes, que bénédictions envers le Ciel, chants joyeux et rires enfantins ; car, comme jamais les enfants ne se querellaient entre eux, que toujours ils étaient sages, leurs jeux semblaient toujours nouveaux et les amusaient autant à la fin du jour qu'ils l'avaient fait au commencement.

Mais, hélas ! le bonheur dont jouissait la terre était trop grand pour qu'il pût durer.

Un jour, la Sagesse était modestement occupée chez elle à filer sa quenouille, quand on vint lui annoncer qu'un étranger se présentait pour obtenir d'elle une audience.

Son premier mouvement fut de refuser, car elle sentit traverser son cœur par un pressentiment funeste ; mais bonne et généreuse comme elle l'était toujours, elle repoussa ce sentiment égoïste et donna l'ordre d'introduire l'étranger auprès d'elle.

Quand elle l'aperçut, elle tressaillit de tous ses membres.

– Mon frère ! Mercure !... murmura-t-elle si bas, si bas que ce fut à peine qu'elle-même s'entendit, et, prenant tout son sang-froid, elle salua le nouveau venu comme s'il eût été véritablement un étranger pour elle. C'était un beau jeune homme à la figure narquoise et rusée ; il voltigeait plutôt qu'il ne marchait, tant il semblait vif et impatient : cela pouvait tenir aussi à sa chaussure, qui se composait d'une paire de

jolies petites ailes attachées à chacun de ses talons, et à sa coiffure, singulier bonnet tout rond orné de mêmes ailes que celles qui étaient à ses pieds, ailes posées en guise de bouquet au-dessus de ses oreilles. Il était enveloppé d'un grand manteau qui cachait le reste de sa toilette.

– À qui ai-je le plaisir de parler ? demanda la Sagesse avec une profonde révérence.

Le nouveau venu regarda autour de lui avec surprise ; mais, voyant que le domestique qui l'avait introduit était curieusement resté à ses côtés, il répondit en s'inclinant à son tour.

– Je me nomme Vol-au-Vent, pour vous servir, Madame. Je suis un voyageur égaré, et je viens de très loin pour vous découvrir un secret.

En achevant ces mots il fit un geste si impérieux au domestique pour lui ordonner de s'éloigner, que celui-ci, fort obéissant de sa nature, se retira au plus vite.

Aussitôt qu'il se vit seul avec sa sœur, le seigneur Vol-au-Vent – car nous lui conserverons le nom qu'il a pris – se débarrassa de son

manteau et de son bagage pour se reposer tout à son aise.

– Eh ! mon Dieu ! que fais-tu donc de cette grande boîte, lui demanda la déesse avec surprise ; car il venait de déposer par terre une véritable malle qu'il tenait sous son bras.

– Ça, fit le jeune homme en regardant la boîte en souriant ; eh bien, ce sont mes effets que j'emporte avec moi jusqu'à ce que j'aie trouvé un gîte...

– Un gîte !... interrompit la Sagesse, bien plus surprise encore ; mais tu ne veux donc plus retourner dans ta planète ?...

– Au diable les planètes et celui qui nous les a données, s'écria Vol-au-Vent, sans répondre directement à la question qui lui était faite.

À ce moment la terre trembla.

– Tais-toi, mon frère, tais-toi, exclama la déesse avec crainte ; notre père se fâche.

Le jeune dieu ne paraissait pas lui-même trop rassuré.

– C'est une plaisanterie que je fais et rien de

plus, dit-il en cachant sa terreur sous un sourire. Mais le fait, le voici : J'ai eu maille à partir avec mes sujets, qui m'ont mis à la porte, et je viens te demander un asile.

– Un asile... mais c'est impossible ! répartit la Sagesse avec stupeur ; jamais toi et moi nous ne pourrons vivre ensemble !...

– Et pourquoi cela, Madame ? fit Vol-au-Vent d'un air piqué.

– Parce que tu ne te plais que dans les intrigues, dans le scandale ; que tu protèges les voleurs, et que les habitants de la terre sont beaucoup trop honnêtes gens pour que tu puisses te plaire dans leur société.

– Pouah !... fit le dieu avec un malin sourire, pas si honnête que tu veux bien le dire, ma très vertueuse sœur.

– Qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur mon frère, et allez-vous me faire de méchants propos sur mes sujets.

– Des propos, non ; des suppositions, oui, répliqua Vol-au-Vent avec une profonde malice ;

et je parierais tout ce que tu voudras que, sans me donner la moindre peine, je ferai tomber en faute le plus parfait de tous les mortels qui t'entourent.

– Fat !... qui croit son esprit irrésistible ! fit la déesse en levant dédaigneusement les épaules.

– Acceptes-tu le pari ? continua le jeune dieu sans répondre à cette impertinence, et me donneras-tu un asile si tu perds.

La déesse se prit à sourire.

– Et que me donneras-tu si je gagne, alors ? demanda-t-elle pour continuer la plaisanterie.

– Mon caducée, dit Vol-au-Vent en présentant à sa sœur son petit bâton orné de deux serpents qu'il tenait sous son bras ; regarde si je suis sûr de gagner, puisque j'expose ainsi mon emblème...

Cette assurance fit réfléchir la Sagesse, et, sans doute, elle allait rompre ce ridicule pari, quand un de ses serviteurs vint lui demander si elle pouvait recevoir la jolie Pandore, sa favorite, qui se présentait en ce moment pour lui offrir deux colombes, des fleurs et du miel.

– Qu'elle entre, dit avec empressement

l'aimable Sagesse, en oubliant la présence de son frère.

– Voici l'enjeu, fit avec vivacité celui-ci, en montrant sa malle ; nous verrons si ta favorite est aussi vertueuse que tu le crois. Pourtant, en vérité, les dieux me servent mal en m'envoyant la plus vertueuse entre tous tes sujets et sujettes.

La déesse se prit à sourire d'un air triomphant, car elle ne doutait plus alors du gain de son imprudent pari, et l'on introduisit la jeune fille.

Elle était blonde, belle, élancée et légère comme une véritable nymphe.

– Reine chérie, dit-elle en s'agenouillant avec grâce devant la déesse, accepte l'humble hommage de mon cœur et de mes présents ; voici deux blanches colombes que j'ai élevées pour toi, voilà des fleurs de mon jardin, du miel de mes abeilles ; jette un regard de bonté sur nous, dis que tu es contente, et mon âme se remplira de la joie la plus pure.

– Oh ! la plus charmante entre toutes mes filles, sois la bienvenue ici, fit la Sagesse en

déposant un baiser sur le front d'ivoire de la jolie Pandore ; je garderai tes colombes, tes fleurs ne se flétriront jamais, et le miel que tes mains ont récolté sera mêlé à mon nectar ; quant à toi, tu es et tu seras toujours la mieux aimée parmi mes filles qui me sont les plus chères.

– Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit Vol-au-Vent à Pandore, en dissimulant, sous un sourire, un léger bâillement causé par les compliments qu'échangeaient ces dames.

Pandore se releva toute rougissante en apercevant ce jeune homme qu'elle n'avait pas vu en entrant, tant son empressement était grand de porter son hommage aux pieds de sa souveraine ; mais, en jeune personne bien élevée, elle dissimula son embarras en faisant une profonde révérence.

– Je suis le seigneur Vol-au-Vent, frère de votre belle reine ; je viens lui faire une visite beaucoup trop courte suivant mon désir, et, le croiriez-vous, ajouta-t-il en riant avec malice, nous avons trouvé, malgré cela, le temps de nous

quereller.

– De vous quereller ? Monsieur, interrompit la gentille Pandore toute surprise ; vous voulez plaisanter, sans doute, en me disant une chose semblable, car je sais que la Sagesse ne se querelle jamais.

Pendant ce colloque, la déesse semblait inquiète, elle cherchait à comprendre quel rapport ce que disait Mercure pouvait avoir avec leur pari ; celui-ci devina la pensée de sa sœur, et lui fit un petit signe d'intelligence, puis il reprit ainsi :

– Vous avez raison, ma belle fille, nous quereller n'est pas le mot. Seulement nous discutions, d'une façon un peu vive peut-être, et voici sur quel sujet : Je priais la Sagesse de me garder ce coffre que vous voyez ici jusqu'à mon retour, et elle s'y est refusée. Mettez-nous d'accord, je vous prie.

– Refusée !... interrompit de nouveau Pandore, encore plus surprise, cette fois.

– Refusée, non le coffre, mais la condition,

répondit Vol-au-Vent en regardant la jeune fille d'un air narquois.

– Cette condition était inacceptable ! j'en suis certaine, et je vous donne tort, Monsieur, sans vouloir en entendre davantage, fit Pandore en secouant sa tête blonde avec une grande gravité.

– Vous êtes un juge trop prévenu, Mademoiselle, dit en riant Vol-au-Vent. Comment ! vous me condamnez avant de m'entendre ; que sera-ce donc après m'avoir entendu ? C'est égal, écoutez-moi. La terrible condition que j'ai posée est celle-ci : ma sœur n'ouvrira pas cette boîte pour regarder ce qu'elle contient, rien de plus.

Pandore haussa légèrement les épaules en disant :

– Vous me prenez donc pour une enfant, Monsieur, de me compter de semblables sornettes ?

– J'en appelle à ma sœur, fit Vol-au-Vent en se retournant vers la déesse pour la prier d'intervenir dans la discussion.

– C'est vrai, dit la Sagesse, qui comprenait enfin le projet de son frère, et voulait lui donner une leçon. Je crois que le plus prudent est de fuir la tentation quand on ne veut pas succomber. Je préfère donc qu'il remporte sa caisse.

– Mais elle me gênera trop dans mon voyage, ma bonne sœur ! et si mademoiselle était assez bonne pour s'en charger, elle me rendrait un vrai service.

– De tout mon cœur, Monsieur, répondit Pandore en faisant une gentille révérence.

Le dieu la remercia de sa bonté avec une grande courtoisie.

– Mais, n'oubliez pas ma condition, lui dit-il ; elle existe pour vous comme pour ma sœur. Et vous me promettez formellement de ne pas chercher à ouvrir la malle que je vous confie, pour en connaître le contenu ; vous me le jurez même par Jupiter ?

– Oh ! Monsieur, fit la jeune fille en rougissant avec indignation, pour qui me prenez-vous, pour exiger de moi un semblable serment !

Vous ne vous fiez donc pas à ma discrétion. Pouvez-vous penser, un instant seulement, que je me permettrais jamais de toucher à une chose qui ne m'appartient pas. Oh ! Monsieur, c'est bien mal à vous d'agir ainsi.

Et Pandore couvrit ses beaux yeux bleus de ses mains blanches pour cacher les pleurs qui s'en échappaient.

La Sagesse eut un moment de remords de sa complaisance à se prêter à une plaisanterie semblable ; mais, pensant que sa favorite sortirait triomphante et glorieuse de ce qui n'était qu'une épreuve pour elle, elle laissa son malin frère achever l'œuvre qu'il avait commencée.

– Là, là, ne vous fâchez pas, la belle enfant, fit gaiement celui-ci, car, enfin, je vous traite comme la Sagesse en personne, et je vous ai répété mot à mot ce que j'avais déjà dit à ma très honorée sœur.

En entendant ces paroles flatteuses, Pandore sentit son cœur se dégonfler et, souriant entre ses larmes comme un joli rayon de soleil entre deux ondées :

– Je vous pardonne, Monsieur, dit-elle ; mais aussi je vous plains d'avoir si mauvaise opinion des gens. Adieu, j'emporte votre boîte, et je n'accepterai vos excuses qu'à votre retour, quand vous y joindrez le remords de m'avoir aussi mal jugée.

Et accompagnant ces mots d'une gentille révérence, elle pria la reine de vouloir bien ordonner à ses gens d'emporter sur-le-champ, pour déposer chez elle, la malheureuse boîte, cause de tous ces méchants propos.

Puis elle prit congé elle-même de l'honorable société.

À peine fut-elle partie que la déesse et son frère se prirent à rire tous les deux, mais chacun par une pensée bien différente l'une de l'autre.

– Comme Mercure sera sot de se voir joué par une aussi naïve enfant ! se disait charitablement la bonne reine.

– Comme ma précieuse sœur sera punie de son peu de complaisance à m'héberger, quand elle verra ce que contient mon coffret, car sa jolie

favorite l'ouvrira, se disait de son côté le malfaisant Vol-au-Vent.

Puis, après s'être serré la main, ils se séparèrent enfin en se donnant huit jours pour le terme du pari.

En quittant la reine et son frère, la belle Pandore retourna dans sa demeure pour voir si la caisse précieuse qui lui avait été confiée par le rusé Vol-au-Vent se trouvait convenablement placée.

On l'avait mise dans un coin de sa chambre à coucher.

– C'est bien, se dit-elle ; de la sorte je pourrai, jour et nuit, veiller sur ce dépôt, et cela sans me déranger ; puis elle ajouta mentalement : Mais qu'est-ce qui peut donc rendre ce coffre si précieux à son possesseur ? Il est laid, sale, et ne me semble pas de nature à renfermer un trésor...

Et, tout en parlant ainsi, elle s'approcha machinalement de la malle.

– Est-elle lourde ? fit-elle en essayant de la soulever.

Elle y arriva facilement.

– Elle ne contient ni or ni pierreries, c'est sûr !

Elle ne serait pas si légère, s'il en était autrement, se dit-elle en secouant sa jolie tête blonde. Mais, alors, qu'est-ce qu'il peut donc y avoir de si précieux là-dedans ? ajouta-t-elle en dardant ses beaux yeux bleus sur le vilain coffret, comme s'ils eussent pu le transpercer de part en part.

Au bout de quelques instants elle poussa un profond soupir, et, s'éloignant à pas lents de la tentatrice, elle se prit à dire avec un sourire qu'elle chercha à rendre dédaigneux :

– Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait, à moi, ce qu'il y a dans cette vilaine malle ? ça ne m'appartient pas, et quand même ce serait une robe faite avec les rayons du soleil, ou un manteau brodé par la lune, je n'en serais ni plus belle ni plus riche après l'avoir vue.

Et, pour chasser ses pensées importunes, elle sortit de son logis et alla se mêler à ses jeunes compagnes ; mais elle n'y retrouva ni sa gaieté ni

sa gentillesse ordinaires, et, au contraire, elle semblait si préoccupée et si songeuse que ses amies lui demandèrent avec empressement quel était ce jeu nouveau ; car sur la terre, si heureuse alors, les maladies et les peines étaient complètement inconnues. En effet, c'était la première fois de sa vie que Pandore se sentait en disposition semblable.

Disposition fâcheuse, causée seulement par la présence de la malle maudite, tant la mauvaise compagnie influe sur nous, quelque peu même qu'on l'approche.

Pandore rentra donc chez elle, plus découragée encore qu'elle n'en était sortie ; et elle se disposait à s'étendre sur sa couche pour chercher à y prendre quelque repos, quand la jeune et belle Galathée, la meilleure de ses amies, se présenta tout à coup devant elle en lui disant avec bonté :

– Pourquoi donc nous as-tu quittées sitôt ? Le soir n'a pas encore chassé le jour pour en prendre la place ; reviens, Pandore ; nos jeux sont toujours joyeux, notre musique toujours charmante, et nos histoires toujours nouvelles.

Que trouves-tu de mieux chez toi ?

– Rien !... fit la jeune songeuse en laissant tomber ses bras avec découragement le long de son corps et s'asseyant pour reprendre des forces.

– Par Jupiter ! exclama Galathée en montrant avec un air de dédain la malle de Vol-au-Vent, quelle horrible chose as-tu donc laissé mettre dans ta jolie retraite ? Tes valets ont perdu la cervelle, j'en suis assurée. Vite, vite, appelle-les et fais jeter dehors ce qui est si peu à sa place ici.

En entendant ces paroles légères, Pandore devint plus rouge qu'une pivoine, et dans un mouvement orgueilleux, dont elle ne fut pas la maîtresse, elle répondit vivement qu'il ne fallait jamais juger ni les gens ni les choses sur la mine, car cette caisse dont elle parlait avec un si profond dédain n'était que l'enveloppe d'un trésor.

– Un trésor !... s'écria Galathée, les yeux brillants de curiosité ; montre-le moi, ma petite Pandore, et elle s'élança au cou de son amie pour la séduire par ses caresses.

– Ça m'est défendu, fit celle-ci en ne risquant qu'un coin de la vérité, et en rendant les baisers à sa compagne pour cacher son embarras.

– Défendu ! et par qui ? demanda alors la jolie curieuse en amenant de force Pandore devant le magique coffret.

Notre héroïne alors, avec toute la franchise que la Sagesse avait fait naître dans le cœur de ses sujets, raconta à Galathée toute l'histoire du dépôt qui lui avait été confié par Vol-au-Vent.

Après l'avoir entendue, celle-ci secoua la tête d'un petit air mécontent.

– Tu aurais mieux fait de ne pas accepter ce dépôt, fit-elle en mettant un de ses doigts déliés sur ses lèvres de rose, car je crois que le frère de notre reine a voulu se moquer de ta crédulité.

– Se moquer de moi ? interrompit Pandore avec indignation.

– Pourquoi pas ? répliqua en riant Galathée, qui en savait plus long que son amie. Le seigneur Vol-au-Vent, de la façon dont tu me le dépeins, pourrait bien être le dieu qu'on appelle Mercure

dans une autre planète, et, je te le dis tout bas – je tiens tout cela d'un astronome – il y jouit d'une très mauvaise réputation ; ça ne peut donc être rien de bon, ce qui vient d'un dieu semblable.

Pandore se prit à réfléchir profondément.

– Et que me conseilles-tu de faire ? demanda-t-elle tout à coup à son amie.

Galathée, qui avait un cœur droit et sincère – vous le savez, la terre était alors un paradis – et qui était incapable de donner un mauvais conseil à une amie qui se confiait à elle, répondit aussitôt que le mieux serait de renvoyer le coffret chez la reine, en y joignant une foule d'excuses pour une semblable action.

Pandore répliqua par des si, par des mais ; bref, elle montra qu'elle ne se souciait en aucune sorte de suivre le conseil prudent qu'elle avait demandé ; puis, pour couper court à de nouvelles observations, elle entraîna Galathée rejoindre leurs compagnes.

Le crépuscule commençait à voiler le ciel, et la nature était si charmante à ce moment où elle

se prépare au repos, que bientôt nos deux amies oublièrent, l'une complètement, l'autre momentanément, du moins, la malencontreuse boîte du traître Vol-au-Vent.

L'essaim joyeux dansa, se couronna de fleurs, chanta les louanges de la Sagesse ; puis, tout en jouant, on cueillit sur les arbres une collation délicieuse, et, quand la lune brilla au ciel, chacun rentra dans son logis.

La belle Pandore, l'âme tranquille alors, se coucha sans penser à ce dépôt fatal qui l'avait si fort préoccupée durant le jour : mais le méchant Vol-au-Vent, fort intime avec Morphée, pria le dieu du sommeil de lui venir en aide ; ce à quoi consentit celui-ci : aussi les songes les plus bizarres firent-ils invasion dans la modeste demeure de notre jeune amie.

D'abord elle vit la caisse qui s'ouvrait toute seule, et il en sortit des colliers de toutes couleurs, plus brillants que le soleil ; des bracelets, des boucles d'oreilles, en un mot une foule de bijoux capables d'être offerts à une reine, bijoux qui s'élancèrent sur le lit où dormait

Pandore, et s'attachèrent, les uns à son cou, les autres à ses bras, ceux-ci à ses oreilles, ceux-là au milieu de ses cheveux, de façon qu'elle en était couverte. Alors elle crut se lever et se regarder dans une glace en s'écriant :

– Dieux de l'Olympe, que je suis belle !

Cet orgueilleux transport la réveilla et elle demeura toute triste de voir que ce n'était qu'un songe.

– Si c'était pourtant un avertissement que m'envoient les dieux, pensa-t-elle en se retournant avec agitation sur sa couche. En ce moment un rayon de la lune miroitait sur la caisse mystérieuse, et il lui semblait entendre en sortir le cliquetis que font les bijoux quand on les serre pêle-mêle dans une boîte.

Elle se dressa sur son séant, prêta l'oreille, ouvrit les yeux de toutes ses forces, en un mot absorba son attention entière sur l'objet de sa curiosité ; mais, rien ne se faisant ni voir ni entendre de nouveau, elle retomba découragée sur son oreiller.

– J'aurais mieux fait de suivre le conseil de Galathée, je serais plus tranquille, murmura-t-elle, et elle se rendormit, car l'ami de Vol-au-Vent ne lâchait pas si facilement sa proie.

Pandore rêva encore du même objet, c'est-à-dire de la malle qui lui avait été confiée ; mais non des bijoux avec lesquels elle s'était trouvée si belle, car le contenu du coffret, qui lui parut s'ouvrir de même que la première fois, était tout différent.

Elle en vit sortir un beau trône d'or, une couronne et un sceptre semblables, de superbes manteaux royaux, tout brodés de diamants et de pierreries, puis une foule de pages et de seigneurs qui s'avançaient vers elle en criant :

– Vive la belle Pandore ! Vive notre auguste souveraine !

Et elle se vit revêtue des insignes royaux.

Comme elle allait donner la main au plus beau de tous les seigneurs pour monter sur le trône, elle se réveilla.

– Hélas ! ce n'était qu'un rêve ! murmura-t-elle plus tristement encore cette fois qu'elle ne l'avait fait la première en regrettant ses bijoux.

Le méchant Vol-au-Vent n'avait que trop bien préparé son succès en faisant entrer dans le cœur de la jeune fille, en même temps que la malle dangereuse prenait place dans la maison, les germes des principaux défauts qui entraînent avec eux tous les malheurs des femmes : la curiosité, la coquetterie et l'orgueil.

Cette fois, Pandore ne put plus se rendormir. Son agitation était trop grande. Elle se tourna et se retourna en vain sur sa couche, fermant les yeux de toute sa force et suppliant Jupiter de lui venir en aide ; mais le père des dieux était bien trop occupé ailleurs pour songer à une aussi infime créature. Aussi, après tous ces vains efforts, brisée par son agitation et renonçant à trouver un repos qui semblait la fuir, notre héroïne prit le parti de se lever et d'ouvrir la fenêtre de sa chambre pour rafraîchir un moment son front brûlant.

La lune brillait alors d'une splendeur sans pareille, et ses rayons d'argent chatoyaient délicieusement à travers les arbres immobiles, et miroitaient sur la surface des lacs endormis.

Ce calme sublime de la nature se répandit peu à peu dans l'âme de Pandore, et elle regagnait sa couche à pas lents quand une petite voix, qui semblait sortir du coffret mystérieux, l'arrêta tout à coup.

– Ouvre-nous, disait la voix ; rends-nous à la vie : nous sommes les richesses, les plaisirs et les honneurs.

La jeune fille plaça la main sur son cœur pour en arrêter les battements, et toute palpitante s'avança aussitôt vers l'endroit d'où cet appel semblait s'être fait entendre.

– Qui êtes-vous ? et où êtes-vous ? demanda-t-elle, voyant que tout était rentré dans le silence.

Mais rien ne lui répondit.

– Que je suis folle ! exclama-t-elle en cherchant à sourire pour calmer sa terreur ; ce que j'ai cru entendre n'est qu'une illusion, la

suite de mon rêve. Maudite malle ! ajouta-t-elle en jetant un regard de dédain sur le dépôt de Vol-au-Vent, que d'ennuis tu as apportés avec toi ici !... il faut que tu sois bien précieuse pour que le dieu ton maître t'entoure de tant de précautions ; car ce sont, sans doute, tes gardiens invisibles qui me persécutent pour m'éloigner de toi.

À cette pensée, Pandore se prit à sourire.

– À quoi serviraient tous ces gardiens, lui murmurait tout bas la Curiosité, si tu voulais vraiment ouvrir le coffre ? Tu es seule, il est nuit, personne ne viendra te déranger, et une fois qu'il sera refermé, qui est-ce qui pourra savoir s'il a été ouvert ?

– Mais peut-être est-il fermé à clef, fit Pandore en se baissant avec inquiétude pour vérifier le fait.

Effectivement, le coffre était fermé, mais une petite clef attachée par un ruban rose pendait à l'une de ses poignées.

– Le seigneur Vol-au-Vent a eu en moi une entière confiance, se dit-elle en détachant la petite clef pour l'examiner. Mais, par Minerve ! fit-elle aussitôt, qu'elle est petite pour une malle aussi grosse ; ce ne sera pas celle qui en ouvre la serrure, bien certainement.

Et, voulant s'en assurer, Pandore mit la clef à l'entrée de cette serrure dont elle venait de parler. Elle y entra aussitôt.

Effrayée de cette action, notre héroïne regarde autour d'elle avec inquiétude ; mais elle ne voit rien que le doux reflet de la lune, n'entend rien que les violentes palpitations de son cœur.

– Je suis bien seule, murmura-t-elle ; un seul regard jeté là-dedans ne sera pas un crime. Qui le saura, d'ailleurs ? car je peux jurer, par exemple, de ne toucher à rien de ce que je verrai... et de n'entrouvrir la malle qu'un tout petit instant.

Et, tout en parlant ainsi, la curieuse enfant tourne la clef et fait jouer la serrure.

Aussitôt la terre tremble, la lune se cache, des éclairs brillent au ciel, et la coupable Pandore,

plus morte que vive, referme de toutes ses forces le coffre fatal. Mais il est trop tard ! Une foule de monstres hideux s'en sont échappés : ce sont d'énormes chauves-souris noires et velues ; leurs yeux de feu éclairent ces mots terribles, écrits en traits de flamme sur le front de chacune d'elles : *misère, maladie, débauche, mort*. Et toutes portent une enseigne différente, complétant entre elles tous les maux qui peuvent affliger les humains.

Ces affreux monstres voltigent lourdement pour sortir de la chambre qui les renferme. Après avoir vomi de leur bave sur celle qui vient de les délivrer, et ne trouvant pas d'issue assez grande, avec leurs ailes terribles ils brisent les murs de leur prison et ne laissent plus que ruines après eux.

L'infortunée Pandore, à moitié évanouie sur la malle maudite, est tout à coup rappelée à l'existence par une voix bien connue et jusque-là bien chère : c'est sa reine qui est auprès d'elle, c'est sa reine dont la parole retentit moins à ses oreilles qu'à son cœur.

Mais, hélas ! que son aspect et que ses accents sont différents de ceux qu'ils avaient été jusque-là. Ce n'est plus la belle et douce Minerve sous les traits de la Sagesse : c'est Pallas revêtue d'un costume guerrier ; un casque couvre sa tête, d'une main elle tient une lance, de l'autre un bouclier.

– Sois maudite, Pandore, dit-elle sévèrement, toi qui as répandu sur la terre, jusqu'ici si heureuse sous ma loi, tous les maux qui vont l'affliger. Je t'abandonne pour toujours, et je remonte dans l'Olympe.

Et elle s'éleva sur une nuée qui l'attendait pour la conduire à sa nouvelle demeure.

– Mais que nous restera-t-il donc, ô Jupiter ! s'écria la pauvre fille versant un torrent de pleurs.

– Moi !... fit Vol-au-Vent en se présentant, ou plutôt en voltigeant devant Pandore ; c'est moi qui devient votre roi ; c'est moi qui gouverne le monde. Vive la joie ! nous allons rire.

Et tout en parlant ainsi, le dieu léger s'éloigna rapidement pour aller prendre possession de son

nouveau gouvernement.

– Et moi aussi je te reste, dit une voix douce qui sortit du fond de la malle. Ouvre-moi, jeune fille, et tu seras consolée.

Pandore hésita un moment ; mais réfléchissant aussitôt que le mal était trop grand pour qu'elle pût rien craindre encore, elle se leva du coffre où elle était restée sans forces jusque-là, et, soulevant le couvercle de cette boîte fatale, elle en vit sortir une belle jeune fille, couverte de voiles azurés comme le ciel ; ses yeux étaient doux, sa bouche souriante, et de ses lèvres s'échappaient des fleurs, des diamants et des perles.

– Je suis l'Espérance, dit cette charmante apparition, d'une voix si mélodieuse qu'elle faisait descendre du baume jusqu'au fond de l'âme. C'est le Ciel qui m'envoie pour chercher à réparer ta faute. Console-toi donc, Pandore ; si tu le veux, tu reverras la Sagesse, tu retrouveras le bonheur. Seulement, ce qui t'était donné sans peine jusqu'ici ne pourra plus être gagné que par le travail ; mais avec moi tout devient facile.

Essaie, et tu verras.

Pandore remercia sa nouvelle amie, et, à moitié consolée, elle s'appuya sur l'Espérance pour aller retrouver sa reine chérie, la Sagesse.

Louise

On était à la veille de l'Épiphanie, ce bienheureux jour si célébré autrefois dans toutes nos campagnes. Les ménagères avaient pétri la blanche fleur de farine avec les œufs frais pour en confectionner de succulents gâteaux, où la fève traditionnelle devait inaugurer la royauté d'un jour. C'était fête dans toutes les demeures. Riches et pauvres oubliaient pendant ces heures d'intimité au sein de la famille, les uns, le labeur de la veille et les fatigues inévitables du lendemain ; les autres, les soucis de l'ambitieuse envie ou les fumées de l'orgueil. C'était la fête de tous, c'était l'instant du véritable bonheur. Le plus pauvre même ne craignait jamais de rester spectateur indifférent ou désintéressé de la joie des autres, sa place était partout ; et, à l'heure où l'innocence tirait au sort le sceptre du foyer, pendant cette soirée si bien remplie, une part du gâteau de famille était consacrée à Dieu et réservée pour l'indigent. Aussi, dès qu'une voix plaintive résonnait sous ses volets, l'huis

s'ouvrait, et une place était offerte au malheureux, s'il ne préférait emporter sa part du festin pour en régaler les siens qui l'attendaient en son taudis.

Les petits enfants parcouraient les environs de leurs demeures, portant des lumières et des falots de toutes sortes, et chantant leur gai refrain : « Bonjour, les Rois », ou quelque cantique de circonstance.

Il faisait un froid vif, la bise soufflait par rafales, la nuit était profonde. Un vieillard, tout décrépit et couvert de haillons, psalmodiait, depuis un quart d'heure toutes ses complaintes les plus attendrissantes sous les fenêtres d'un vieux château, à quelques lieues de Tours, sans être parvenu à se faire ouvrir la porte. Pourtant son estomac était vide, et sans doute qu'il comptait sur une pitance savoureuse, car, malgré le froid et le peu de succès de ses chants, il restait opiniâtrement à son poste.

Le vieux château semblait solitaire et privé de ses habitants : le plus grand calme régnait à l'intérieur comme au dehors ; et, pourtant, c'était

le jour des Rois. Que se passait-il donc ? quelle était la cause de ce lugubre silence ? C'est que la vieille demeure féodale se trouvait en ce moment habitée par la tristesse ; le maître du lieu était mort depuis peu, et sa noble veuve s'était absentée pour affaires pressantes, laissant au logis, sous la surveillance d'une vieille gouvernante, sa petite Louise, son enfant chérie, qui, au moment où le vieillard présentait sa requête, écoutait près d'un grand feu qui pétillait dans l'âtre une histoire de dame Gertrude, sa vieille nourrice, en attendant qu'elle prît son repas du soir, déjà préparé sur une table près du foyer.

– Sachez donc, disait dame Gertrude, que le saint jour de l'Épiphanie, où le Sauveur du monde fut adoré par les mages, conduits miraculeusement à son chevet par une étoile, est spécialement consacré aux réjouissances et aux fêtes causées par l'heureux événement qui est venu changer la face du monde, et surtout que ce jour doit offrir l'exemple de la plus généreuse hospitalité. Or, donc, il y avait une fois, au milieu d'une grande lande, sur les confins d'une vaste

forêt, un superbe château appartenant à un riche seigneur qui n'était ni hospitalier ni bon chrétien. Une veille des Rois, comme aujourd'hui, il avait invité une nombreuse compagnie dans l'intention de passer la nuit à se réjouir ; tous les convives, gens de mœurs fort relâchées, étaient arrivés et s'ébattaient déjà autour des tables couvertes des mets les plus savoureux ; le gâteau avait été séparé en morceaux ; mais, hélas ! la part du bon Dieu avait été oubliée, et aucun des convives n'avait remarqué cet oubli, quand tout à coup des chants se firent entendre à la porte du château, et un vieillard vénérable apparut dans la salle du festin, réclamant, selon l'usage, la part consacrée au Seigneur. Chacun lui rit au nez, et l'on s'apprêtait à le chasser honteusement, lorsqu'il s'avança vers la table, renversa le sel sur la nappe, en prit une pincée et dit : « Vous êtes impies et ingrats, vous ne méritez aucune des bontés du Tout-Puissant. Soyez maudits ! puisque vous avez oublié votre Dieu, et méconnu les devoirs de l'hospitalité ! » En achevant ces mots, il lança au plafond la pincée de sel qu'il tenait ; le château s'écroula avec un grand fracas, entraînant

dans les entrailles de la terre tous ceux qui étaient présents. Encore aujourd'hui, à la place qu'occupait anciennement ce château, l'on ne voit qu'un abîme sans fond.

– Ah ! mon Dieu ! se mit à dire la petite Louise, en se serrant contre le sein de sa nourrice, les mauvais cœurs avaient été bien punis.

Ce fut en cet instant que l'on entendit les lamentations du vieillard, qui se désespérait et qui allait se retirer lorsqu'une porte s'ouvrit, lui laissant voir, s'abritant sous le tablier de sa gouvernante, une petite tête blonde aux cheveux bouclés, qui s'allongeait et jetait un regard presque effrayé sur le visiteur nocturne.

– Que voulez-vous ? dit la gouvernante d'un ton assez peu encourageant ; il est heure indue.

– Hélas ! dit le pauvre homme, auriez-vous oublié que ce jour est consacré à la charité, et que les bergers et les mages, arrivant des extrémités de l'Orient, furent admis au chevet du Sauveur du monde, recevant l'hospitalité de Celui qui était venu, dans sa bonté suprême, souffrir et donner son sang pour la rémission de nos péchés. La joie

est partout, et l'indigent devrait, en ce jour, avoir sa part des biens accordés par la Providence.

– Nous n'avons rien oublié, dit la gouvernante, mais vous auriez dû savoir que la tristesse est dans cette demeure ; le maître de céans est passé de vie à trépas, il y a peu de temps, et notre noble maîtresse est absente. Allez où la douleur n'a point étendu ses ailes, et vous recevrez les dons de ceux qui se livrent à la gaieté.

– Ainsi, reprit le mendiant, parce que vous êtes tristes, il faut que l'indigent jeûne et attende que vos jours soient moins sombres. Oh ! vous pratiquez peu la charité ! Que Dieu vous pardonne d'avoir oublié ses pauvres. Mais il fut un temps où cette maison était plus hospitalière, et où la requête du malheureux n'était jamais repoussée.

– Il a raison, dit tout à coup la petite Louise, qui disparut et revint, prompte comme un éclair, avec tout ce qu'elle avait pu ramasser sur la table où son dîner était servi.

– Tenez, dit-elle en courant, toute tremblante, après le vieillard, pendant que sa gouvernante la

rappelait à grands cris, prenez mon souper et le peu d'argent que ma mère chérie m'a laissé pour faire des aumônes, et sachez qu'au nom de ma mère rien ne vous sera refusé.

– Merci, dit le vieillard. Dieu vous a donné un bon cœur et une âme sensible ; puissiez-vous toujours ne vous laisser aller qu'au bien. Retournez vers votre gouvernante : je l'entends qui vous appelle. Mais retenez bien qu'il faut, dans votre jeunesse, savoir faire tout avec mesure, sans écouter les mouvements irréfléchis de nos premières inspirations. Je vous connais et vous apprécie ; pourtant, je crains que l'avenir ne soit pas pour vous aussi satisfaisant que je le désire et que l'espère votre digne mère, dont vous devez écouter les conseils avec toute l'attention qu'ils méritent. Adieu, chère enfant ; sans doute, je vous reverrai plus d'une fois encore ; mais, en tout cas, souvenez-vous que Dieu protège la vertu, et bénit les enfants qui gardent fidèlement les bons conseils de leurs parents.

Et le vieillard disparut, laissant Louise, stupéfaite, retourner vers sa gouvernante, qui la

gronda fort à cause de sa vivacité.

Les jours et les années s'étaient écoulés. Louise était une charmante jeune fille. Ses beaux cheveux encadraient avec une ravissante harmonie son gracieux visage, où brillaient deux yeux bleus pleins de langueur. Louise était belle à ravir. Une seule petite imperfection physique la rendait bien malheureuse : elle boitait un peu, et se contraignait avec persévérance pour dissimuler ce petit désagrément. Elle était bonne, elle était douce et serviable à tout le monde. Mais l'œil scrutateur et sévère d'une sainte mère n'était plus sans cesse ouvert pour guider ses premiers pas dans le monde, et ses sages avis manquaient pour polir cette perle qui plaisait à tous les yeux, et qui, pourtant, cachait, sous son enveloppe gracieuse, des défauts qui devaient causer tant de larmes et de regrets à la charmante jeune fille, noble et de grande famille, Louise, à la mort de sa pieuse mère, avait été placée à la cour. Ce lieu, rempli d'écueils pour tous, devait lui être fatal, à elle, la pauvre orpheline qui n'avait plus son père pour inspirer le respect, ou sa mère pour veiller sur ses actions. Bientôt des pensées ambitieuses

et la fougue de ses inspirations, non combattues par les sages représentations et les affectueux encouragements d'une bonne mère, cet ange du foyer, lui firent commettre plus d'une action légère. Hélas ! elle était abandonnée, et Dieu, sans doute, lui devait le pardon.

Un jour qu'elle courait, insoucieuse et folle, sur les verts tapis du jardin de Versailles, avec plusieurs de ses compagnes, qui essayaient de marcher droit devant elles, la vue couverte d'un bandeau, elle se trouva tout à coup en présence de l'éloquent évêque de Meaux.

– Ah ! dit-elle sans plus réfléchir, voici monsieur de Bossuet qui va nous dire pourquoi nous ne pouvons suivre la ligne droite, lorsque nous voulons marcher les yeux fermés.

– Hélas ! répondit avec tristesse le grand prédicateur, qui avait mis une main de la jeune fille dans les siennes : cela est tout simple ; il est déjà bien difficile de suivre le droit chemin lors même que nous avons les yeux tout grands ouverts, en y mettant tous nos soins ; comment voulez-vous suivre la voie directe en vous privant

de la lumière, et ne prenant aucune précaution pour ne point vous écarter du droit sentier, si difficile déjà à parcourir.

Louise rougit, comprit et baissa les yeux, et se retira toute pensive. Mais les réflexions de la jeunesse passent et s'effacent, emportées par la plus petite distraction : une fleur, un papillon, une riche dentelle ou un brillant colifichet font oublier en un instant les plus sages résolutions, si le bon ange, la mère dévouée, n'est plus là pour faire reverdir le souvenir si facile à se dessécher.

Louise vivait entourée de luxe et de flatteurs. Sans doute elle avait oublié le vieux pauvre, les histoires de sa nourrice et le jour des Rois. Tout cela était si loin de sa nouvelle position !

Un jour qu'entourée de jeunes filles et de courtisans elle se promenait entre Trianon et Versailles, elle se trouva en présence d'un vieillard bien cassé, bien misérable, qui vint lui tendre son chapeau. Aussitôt les flatteurs s'empressèrent de repousser le vieux mendiant, pendant que les jeunes filles qui accompagnaient Louise l'entouraient et lui faisaient oublier les

devoirs de la charité.

Le vieillard se retira en s'écriant avec douleur :

– Oh ! si votre mère vivait encore, comme son cœur serait déchiré de voir votre vaniteuse dureté. Dieu est grand ! à bientôt le châtiment.

Et il disparut.

Déjà Louise portait la peine de ses erreurs ; elle avait vu le monde, le monde lui avait semblé d'abord une spacieuse arène où la sagesse, l'innocence et la bonté n'avaient besoin ni de défenseurs ni de soutiens. Aussi la simple enfant eut-elle bientôt bu toutes les illusions qui nous éblouissent au milieu de cette société, où il faut prendre tant de précautions pour rester pure et jouir de sa propre estime en conservant celle des autres. Bientôt le désenchantement arriva, suivi de toutes les déceptions qui attendent l'innocence imprudente et vaniteuse, et, poursuivie par les reproches de sa conscience, elle voulut fuir a jamais un monde qui ne savait rien pardonner, ne tenant aucun compte ni de l'inexpérience ni de l'abandon. Voulant racheter autant qu'il était en

elle les erreurs d'un passé dont elle avait honte, elle voulut fuir la société où elle avait une place si brillante, dans la plénitude d'une beauté qui l'importunait.

Par une journée triste et nébuleuse, un vieillard était accroupi au seuil d'une communauté de Carmélites. Courbé sous le poids des ans, son regard était attaché vers la terre. Tout à coup une voiture s'arrêta et une jeune femme, cachée sous un voile, en descendit et s'apprêta à franchir la porte du monastère, sans avoir donné ni une aumône ni un regard au vieux pauvre.

– La charité, s'il vous plaît, exclama le vieillard ; mais il ne fut pas remarqué.

– La charité, s'il vous plaît ?... au nom du bon Dieu et du souvenir de votre mère ! exclama-t-il de nouveau. Au nom de votre sainte mère, morte trop tôt pour votre bonheur.

Louise s'arrêta alors toute tremblante, et posant sa main sur son cœur :

– Oh ! oui, dit-elle avec un sanglot ; ma mère !

ma mère chérie !... Pourquoi la mort nous a-t-elle séparées ! Puis, après une pause, elle dit au vieillard : Qui êtes-vous, vous qui venez me rappeler des vertus que je n'ai pas su imiter ?

– Je suis un ancien serviteur de votre famille dit le vieux pauvre, dont la conscience eut plus d'une faute à expier : tout enfant je vous ai connue et bercée ; mais j'ai commis une faute qui m'a fait chasser de votre demeure. Pourtant je n'ai pu me décider à ne plus voir la fille de ceux qui avaient été bons pour les miens et sans injustice pour moi. J'ai suivi vos pas et déploré vos erreurs, mais j'étais certain que Dieu vous éclairerait et que vous rompriez avec une existence qui devait vous peser. Maintenant je puis mourir, je vous vois entrer dans un asile où vous serez à l'abri de la perversité.

– Pauvre vieillard ! dit Louise toute attendrie, que ne puis-je reconnaître votre touchant intérêt. En cet instant elle regrettait son opulence passée. Et, arrachant de ses bras et de son col des bracelets précieux et un collier enrichi de pierreries, elle les mit dans le chapeau du

mendiant, en lui disant : – Tenez, je n'ai plus que faire de ces vaniteuses parures, prenez-les, elles feront le bien-être de vos vieux jours. Adieu, priez sans cesse pour moi, et souvenez-vous toujours de ma mère. Puis, franchissant d'un pas ferme la grille du sanctuaire où devaient se passer ses plus belles années, elle disparut, et ne fut plus connue du monde que sous le nom béni de sœur Louise de la Miséricorde.

Bossuet, quelques années plus tard, racontait, sous le voile de l'anonyme, dans un de ses discours si riches de style, les déceptions de celle qu'il avait rencontrée rieuse et folle sur le tapis vert du parc de Versailles, et il disait : « La vertu, la grâce et la douceur s'étaient réunies pour doter cette jeune personne ; il ne lui a manqué, dans l'âge du péril, qu'une mère pour la guider par des avis tutélaires et faire fructifier ces riches trésors. »

Rappelez-vous, chers enfants, que votre plus grand bonheur est d'être dirigés et soutenus dans les sentiers épineux de l'existence par vos parents, qui n'ont acquis l'expérience qu'ils vous

dispensent qu'après un long apprentissage. Bénissez donc la Providence lorsque vous êtes assez heureux pour les voir vieillir, et vous abriter encore, dans l'âge mûr, sous les replis de leur sainte affection.